[Pelitan]

FRC 3.27102 A

5. POLICHINEL

Case FRC 23630

AGIOTEUR,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE;

PRÉSENTÉE à plusieurs Théâtres, et par-tout refusée, pour raisons.

Castigo ridendo mores.

A PARIS,

Chez DESENNE, Imprimeur - Libraire;
Maison Égalité, nos. 1 et 2.

L'an 4e. de l'ère française.

THE NEWBERRY LIBRARY

PERSONNAGES.

POLICHINEL.

RUFIN, Courtier de Change, attaché à Polichinel.

CATHERINE, sœur de Rufin.

LARIGOT, Compère de Polichinel.

DULIGONDÉS.

L'ex-Marquise DE GRAINCOURT.

BERTRAND, Aubergiste.

UN PAUVRE.

DEUX GARÇONS DE CUISINE.

DEUX PORTEURS.

TROUPE D'AGIOTEURS des deux sexes, de tout âge et de toute condition.

La Scène est à Paris, dans un Appartement garni, occupé par Polichinel.

POLICHINEL
AGIOTEUR,
COMÉDIE.

(Le Théâtre représente le Cabinet de Polichinel; on y voit un secrétaire, une table, etc....)

SCÈNE PREMIÈRE.

POLICHINEL *seul à son bureau, un crayon à la main, et arrangeant des papiers.*

Cinq mille aunes, à 650 .... oui, l'affaire peut n'etre pas mauvaise. Pardieu, j'en veux parler à Rufin. Si cependant..... Heureusement je n'ai pas donné ma parole. Je peux encore refuser. .... D'un autre côté, il faut bien que j'achète quelque chose; je ne veux pas garder là mon argent..... Que faire ? .... Maudit métier; toujours sur le qui vive. C'est dur, vraiment. .... Je suis bien nigaud aussi. J'avais acquis un bon bien national dans mon pays; je pouvais y aller vivre bien tranquille, et loin du tracas, et voilà que, pour l'appétit de 100,000 liv. à gagner, ce maudit Rufin me l'a fait vendre; encore m'a t-on dit que j'étois dupe..... Je me laisse

quelquefois mener par ce Rufin. J'avoue qu'il n'a pas laissé que de me faire faire de bonnes affaires. Mais est-il honnête homme ? .... Ah ! .... je n'y mettrais pas ma main sur le feu. Le voici.

SCÈNE II.

POLICHINEL, RUFIN.

RUFIN.

Serviteur au cit. Polichinel.

POLICHINEL.

Bonjour, Rufin ; je pestais contre vous tout à l'heure. Tenez, je vous en veux de m'avoir fait vendre ce beau petit domaine que j'avais acquis ces jours derniers : déjà je me proposais de m'établir.....

RUFIN.

Fi donc ! fi donc ! Que dites-vous là ? A son âge, avec l'espérance de gagner une immense fortune, avec un talent exercé, M. Polichinel s'en aller planter des choux ! je n'aurais pas voulu le souffrir. Entre nous, en le revendant dès le surlendemain, vous n'y avez pas perdu.

POLICHINEL.

Ma foi, on prétend que si, et on m'a soutenu.....

RUFIN.

Folies, Folies. Ah çà, nous n'avons pas grand temps à nous. Vîte, vîte, parlons d'affaires. Grande opération aujourd'hui, M. Polichinel.

POLICHINEL.

C'est bon, c'est bon. Mais que pensez-vous de cette partie de toiles d'Hollande qu'on me proposait hier soir?

RUFIN.

Quoi?.... ah!.... je sais. N'y pensez pas. (*tirant son carnet.*) Voici, M. Polichinel, un genre d'acquisition à faire..... Mais, permettez, n'avez-vous pas aujourd'hui des amis à dîner?

POLICHINEL.

Oui, et un bon nombre. Ils s'invitent eux-mêmes, sans se gêner. J'en ai déjà compté dix-huit à vingt, sans compter les survenans.

RUFIN.

Bravo! nous nous amuserons, j'espère. A propos, j'ai invité ce matin ce pauvre diable de Saint-Amand; vous le connaissez bien?

POLICHINEL.

Qui, Saint-Amand? Ah! n'est-ce pas ce poëte qui nous a lu ce Drame ennuyeux?

RUFIN.

Justement. Je vous avoue pourtant que je le protége. Son métier ne le fait pas vivre, et je lui fais trouver à la Bourse quelques moyens de subsistance. Il nous lira ce soir une scène de tragédie, et..... vous serez content.

POLICHINEL.

Je me soucie bien de ses vers tragiques.

POLICHINEL AGIOTEUR,

RUFIN.

Vous ne pensez pas qu'il est onze heures; il faut commander le repas, et prévenir, sans délai, notre brave aubergiste, qui nous sert si bien. Je vais en hâte..... Mais, ma foi, bien heureusement le voici.

SCÈNE III.

POLICHINEL, RUFIN, BERTRAND.

RUFIN.

Bonjour, cit. Bertrand.

BERTRAND.

Citoyens, serviteur. J'ai su que le cit. Polichinel avait à me parler ce matin, et je viens.....

POLICHINEL.

Oui, M. Bertrand; il s'agit d'un bon dîner qu'il nous faut aujourd'hui. Je suis content de vous, M. Bertrand; votre cuisine est excellente, quoiqu'un peu chère.

BERTRAND.

Vous avez bien de la bonté, citoyen: et combien de couverts, s'il vous plaît?

POLICHINEL.

A vue de pays, je pense que nous pourrons bien être une vingtaine, vingt-cinq tout au plus.

RUFIN *à Bertrand.*

Comptez pour trente; vous savez bien qu'un ami en amène un autre.

POLICHINEL.

Comme il y va, le compère Rufin! Au surplus, M. Bertrand, je n'ai rien de plus à vous dire; vous savez que, quand je reçois mes amis, je les reçois comme il faut.

BERTRAND.

Je sais cela, citoyen, et je vous traiterai en conséquence. Cependant je dois vous avertir d'une chose. Voulez-vous toujours qu'il y ait une dinde aux truffes? C'est votre mets favori.

POLICHINEL.

Sans doute, M. Bertrand; et pourquoi pas donc?

BERTRAND.

Et toujours ce qu'il y a de plus beau, n'est-ce pas?

RUFIN.

La belle demande!

BERTRAND.

C'est que, vraiment, c'est une pièce plus chère que jamais. (*Rufin fait un violent signe de mécontentement.*)

POLICHINEL.

Mais encore, voyons.

BERTRAND.

Une dinde comme celle que je vous servis l'autre jour, vous coûtera, citoyen, sans marchander, dix mille francs.

POLICHINEL *d'un air assez indifférent.*

Dix mille francs. Ah! M. Bertrand, je ne ménage

rien pour mes amis : allez, allez ; et traitez-nous de la bonne manière.

BERTRAND *en s'en allant.*

Citoyens, vous ne serez pas mécontens, j'espère, de mes petits services.

(*Bertrand sort.*)

RUFIN *s'approchant de Polichinel, qui est retourné à son bureau, où il arrange des papiers.*

Reprenons notre affaire. (*Il s'assied.*) En ce moment, M. Polichinel, je ne peux vous faire une meilleure proposition (*Apercevant quelqu'un qui entre.*) Qui diable vient encore nous déranger ?

POLICHINEL *très-occupé à son bureau.*

Voyez Rufin.

RUFIN.

Quelle est cette mauvaise mine ? Voyons çà un peu.
(*Il se lève, et Polichinel est toujours occupé à écrire.*)

SCÈNE IV.

POLICHINEL *à son bureau*, RUFIN, UN PAUVRE.

RUFIN *d'un ton sec.*

Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, citoyen ? (*Voyant l'air interdit de l'autre.*) Parlez ; que voulez-vous ? (*Montrant Polichinel.*) Est-ce le citoyen que vous demandez ?

LE PAUVRE.

Oui, citoyen.

RUFIN.

Il est très-en affaire. Dites-moi ce que vous lui voulez. Parlerez-vous enfin ?

LE PAUVRE.

Citoyen, je vous demande bien excuse de vous....

RUFIN *impatienté.*

Au fait, au fait; que demandez-vous ?

LE PAUVRE.

Citoyen, je couche dans cette maison. J'ai surmonté ma honte extrême.... Comme le cit. Polichinel est connu de tout le monde pour son bon cœur et son humanité : je viens lui exposer, ainsi qu'à vous, citoyen, la misère affreuse.....

RUFIN.

Mon ami retenez bien cela : Ni moi, ni le cit. Polichinel, nous ne donnons jamais rien.

LE PAUVRE.

Vous ne donnez jamais rien.

RUFIN.

Jamais, au grand jamais. Laissez-nous.

LE PAUVRE, *avec humeur.*

Vous avez là, Monsieur, une bien mauvaise habitude.

RUFIN.

Ce n'est pas une habitude, mon ami, c'est un tic.

Allez, allez. (*Il le pousse à la porte.*) (*Revenant à Polichinel.*) Diable soit des importuns.

POLICHINEL.

Qui était-ce donc ?

RUFIN.

Un imbécille qui demande une adresse. Il me faisait questions sur questions. Je l'ai envoyé aux pautres.

POLICHINEL.

Il est vif le compère Rufin.

RUFIN.

Vif en affaires, vif à table, vif en tout, Monsieur Polichinel. Voyons donc si nous pourrons enfin..... (*Apercevant Larigot qui entre.*) Allons, encore un autre, et qui n'a pas meilleure mine que le premier. En vérité, on n'y tient pas.

SCÈNE V.

POLICHINEL, RUFIN, LARIGOT.

POLICHINEL *apercevant Larigot.*

Ah ! que vois-je ? c'est-il bien vrai ? Larigot, mon cher Larigot ; ah ! mon brave compère : eh ! que j'ai donc de plaisir à te revoir..... après un si long temps. Bonjour, bonjour compère. (*Il l'embrasse étroitement.*)

LARIGOT *ayant peine à se remettre de sa timidité.*

Je suis bien sensible, citoyen Polichinel..... J'ai pris la liberté.....

POLICHINEL.

Hé laisse-là ton *citoyen* ; appelle-moi compère, je le suis toujours, entends-tu, et je t'aime toujours : allons, embrasse-moi.

LARIGOT.

Hé bien, bonjour, mon brave Polichinel, mon compère. J'étais bien sûr de te trouver toujours le même au fond du cœur. La fortune ne t'a pas gâté. Tu es devenu riche ; tant mieux ; et moi, la misère m'a toujours poursuivi ; je suis plus misérable que jamais.

POLICHINEL.

Allons, allons, console-toi : mais tu nous conteras cela tout à l'heure. Commences d'abord par boire un coup. Viens, mon compère, viens, et tu parleras après tout à ton aise. Que Polichinel est donc content de te revoir ! Ah ! mon compère Larigot ! (*Il l'embrasse encore, et le conduit au coin de son cabinet, où sont des bouteilles et des verres : il lui verse à boire.*)

RUFIN *à part.*

Ce Polichinel m'impatiente avec son bon cœur. Comment, avec ce caractère-là, a-t-il pu gagner quelque chose dans ce métier-ci, quand moi, Rufin, je suis encore dans la crotte ? (*En se frottant la tête.*) Ah ! je l'en punirai, ... ou je ne suis pas Rufin. (*S'approchant de Polichinel, et de Larigot qui revient.*) (*à Larigot.*) Hé bien, mon brave citoyen, êtes-vous remis un peu ? Vous êtes avec de bonnes gens, comme vous voyez.

LARIGOT.

Oui, citoyen, et bien estimables, sans doute.

POLICHINEL.

Hé bien, mon compère, voyons, raconte-nous un peu tes avantures, et par quel heureux hasard je te revois.

RUFIN.

Parlez, compère, parlez; j'aurai moi-même bien du plaisir à faire votre connoissance.

LARIGOT.

Ah! citoyen, mes avantures ne seront pas longues à raconter. Pour un homme qui n'a rien, qui ne connaît personne, et qui ne mange jamais que la moitié de son soûl, tous les jours à peu près se ressemblent.

RUFIN.

Je conçois que cette similitude n'est pas gaie, et je sais bien, moi, que ce qui me désolerait le plus dans la misère, c'est l'uniformité; Et.... Est-ce là, citoyen, le récit de vos avantures?

LARIGOT.

A peu près. J'ajouterai seulement ceci: Polichinel sait bien qu'autrefois nous gagnions assez bien notre vie sur les Boulevards et dans les places publiques. On ne faisait pas toujours grande chère; cependant je me trouvais heureux.

POLICHINEL.

Ah! oui, compère, oui, oui, nous étions heureux; nous vidions le soir ensemble la bouteille de vin, sans souci, sans embarras, mieux que je ne mange aujourd'hui la dinde de 10000 francs.

RUFIN *à part.*

Si cela ne tient qu'à mes bons offices, je réponds de

lui en faire passer le goût (*à Larigot.*) Vous dites donc que....

LARIGOT.

Quand Polichinel m'eut une fois quitté, ah ! le métier ne valut plus rien. Je fus bien forcé de le quitter aussi, et j'ai vécu, tantôt béchant la terre, tantôt roulant la brouette, comme j'ai pu enfin, passant d'un lieu dans un autre, et toujours sans manger mon soûl. Je n'ai trouvé personne pour me secourir. Enfin le hasard m'a amené dans ce quartier. On m'a parlé de mon ancien compère ; j'ai appris qu'il était à son aise, et j'ai risqué encore d'aller lui présenter ma misère.

POLICHINEL.

Pauvre compère ! n'en parlons plus. Restes avec nous, tu ne manqueras de rien. Pardieu, Rufin, nous pourrons faire quelque chose de ce brave homme-là.

RUFIN.

Assurément. Le citoyen est taillé de manière.....

POLICHINEL.

Ecoute ; tel que tu me vois, je ne vis pas pourtant de mes rentes. Je travaille ; je fais le commerce. Le citoyen que tu vois m'est utile dans mes opérations ; il s'informe des prix, propose des marchés, réunit le vendeur et l'acheteur, etc. On appelle cela un courtier. Quelquefois même on risque de petites affaires pour son compte. Le métier n'est pas difficile à apprendre.

RUFIN.

Du tout, du tout, je vous en assure.

LARIGOT.

Comment, Polichinel, tu fais le commerce ?

POLICHINEL.

Oui, mon ami. Au surplus ne me fais pas de questions. Tiens, pour ce métier-là, toutes les explications ne mènent à rien. On apprend en voyant faire, en faisant soi-même. Ainsi fais seulement ce que nous te dirons. Entends-tu ?

LARIGOT.

Oh ! tu mérites bien, mon compère, toute ma confiance. (*A part.*) Après tout, qu'est-ce que je risque ?

RUFIN.

Ah çà, puisque le citoyen Larigot va travailler avec nous, il ne sera pas de trop ici. Reprenons notre affaire, M. Polichinel. Asseyons-nous et dépêchons. L'affaire est vraiment pressante. Vous cherchez toujours à faire emploi de vos fonds, n'est-ce pas ?

POLICHINEL.

Assurément. — Vous ne me conseillez donc pas d'acheter des toiles d'Hollande ?

RUFIN.

Non, non, rien à faire là dedans.

POLICHINEL.

Et les velours de M. Thevenot ?

RUFIN.

Rien, rien, vous dis je. Voici ce dont il s'agit. (*Il tire son carnet.*) On propose une partie d'allumettes à vendre. La chose est importante.

POLICHINEL.

Des allumettes !

LARIGOT.

Des allumettes!

RUFIN.

Hé bien, oui, des allumettes. Qu'avez-vous donc à vous étonner?

POLICHINEL *riant.*

Ah! ah! j'ai déjà vu bien des marchés ; mais voilà la première fois que j'entends proposer un marché d'allumettes. Vous n'y pensez pas, Rufin. Y en a-t-il bien pour 6 ou 700 francs?

RUFIN.

6 ou 700 francs!... C'est un objet de 680 mille l.

LARIGOT.

Vraiment, voilà du nouveau pour moi.

POLICHINEL.

Après tout, j'ai vendu dernièrement une partie de soufre, et je sais qu'il est très-cher : or, je ne suis pas étonné que les allumettes se vendent bien, et je pourrais bien me décider.....

LARIGOT.

Mais, compère, si je ne te connaissais pas, toi et le citoyen, je vous prendrais tous deux pour des fous. Comment ! Tu parlais tout-à-l'heure d'acheter des toiles, des velours, à présent c'est du soufre, des allumettes....; que Diable cela veut-il dire ?

RUFIN.

Les apprentis en tout genre font toujours de sottes questions.

POLICHINEL.

Je t'ai déjà dit, compère, que les explications ne servent ici de rien, et que tu apprendras le métier en le voyant faire.

LARIGOT.

Je devine bien déjà à peu près....

RUFIN.

Hé bien, si vous devinez, n'interrogez donc pas tant, et laissez-nous parler. (*A Polichinel.*) Vraiment, monsieur Polichinel, prenez les allumettes, il y en a six ballots. C'est à raison de trois livres la botte, et on les vend aujourd'hui six livres. Elles sont destinées à la fourniture de Paris, et prêtes à être distribuées. Je parie que quand elles seront dans vos mains, vous serez le maître de les faire monter à dix francs la botte, et vous aurez marchand. — L'opération est avantageuse et l'occasion favorable. Je vous en réponds sur mon honneur. Décidez-vous?

POLICHINEL.

Rufin, je ne suis pas éloigné de faire l'affaire; mais écoutez, vous savez que je n'ai jamais voulu acquérir des marchandises de première nécessité; j'ai pour cela des motifs et d'intérêt et de conscience.....

RUFIN *à part.*

Diable soit du consciencieux. (*haut*) Aussi Dieu sait les bonnes occasions que vous avez manquées avec votre conscience.

POLICHINEL.

POLICHINEL.

Et je ne les regrette point : je veux toujours....

RUFIN *impatienté.*

Enfin terminons. Des allumettes ne se mangent point. (*Il se lève.*) Voyez si vous voulez les prendre ou je vais.....

POLICHINEL.

Allons, décidément, j'accepte le marché ; mais pour quand ?

RUFIN.

Oh ! livrables dans une heure. J'en réponds, et pour ne pas perdre de temps, je vais en hâte ..... (*Apercevant une femme qui entre.*) Voici une jeune personne fort joliment tournée et que nous n'avons pas encore vue : viendrait-elle pour affaires ? Voyons un peu.

SCÈNE VI

POLICHINEL, RUFIN, LARIGOT, CATHERINE.

CATHERINE *à Polichinel.*

Est-ce au cit. Polichinel que j'ai l'honneur de parler ?

POLICHINEL.

Oui, ma belle citoyenne.

RUFIN.

Qu'entends-je, ah Dieu ! c'est sa voix, sa figure.

Je ne me trompe pas, ma sœur.... c'est ma sœur..... C'est toi, Catherine.

CATHERINE.

Mon frère!... Quelle rencontre!...

POLICHINEL.

Hé bien, mes amis, je vous félicite....

RUFIN,

Hé, par quel bonheur, ma chère Catherine, te rencontrai-je? et si jolie! et si pomponnée! Qui t'a donc tiré, mon enfant, de ton état de cuisinière? Ah! ne rougis pas. Nous voici quatre ici, nous avons tous connu la misère. (*Montrant Larigot.*) Le cit. que tu vois là y est même encore, un pied dehors, un pied dedans. = Je présume bien ce qui t'en a tirée. Parles franchement, petite sœur? Tu fais des affaires, gageons, n'est-ce pas? (*Catherine fait un signe affirmatif.*) Eh! justement. Allons, je ne t'en demande pas davantage, nous en jaserons ensemble, car je m'y intéresse vivement, petite sœur, et depuis deux ans que je ne t'ai vue, je t'assure que je n'ai cessé de penser à toi. (*A Larigot.*) Vous voyez, cit., que nous vous mettrons dans le bon chemin.

CATHERINE.

Je t'avoue, mon frère, que je me suis sentie du goût pour le commerce, pour les affaires. Je me suis rendue utile à quelques personnes, et mes premiers essais ont été heureux. D'ailleurs, nous nous reverrons, j'espère, et tes avis me seront utiles.

RUFIN.

Oui, ma chère petite, oui. (*Avec emphase*) Sœur digne de moi! (*A part.*) Voilà la seule de ma

famille q[illegible] avouer. (*Haut à Cath.*) Nous jaserons, nous jaserons. C'était sans doute quelque affaire qui t'amenait ici ?

CATHERINE.

Oui, je n'ai l'[illegible]ur de connaître M. Polichinel que de nom, mais sachant qu'il faisait de grandes affaires, j'ai hasardé de me présenter à lui, et de me rendre digne de sa confiance, en lui proposant différens marchés que je crois avantageux. = Il y a tant de fripons ! Je ne veux traiter qu'avec des honnêtes gens, et M. Polichinel a une si bonne réputation..... (*Polichinel lui fait une salutation.*)

RUFIN *à part*

C'est çà, c'est çà.... Elle a le genre, ma foi.

POLICHINEL.

Ma belle citoyenne, assurément, je serai charmé de traiter avec vous toutes les affaires possibles. Asseyons-nous.

RUFIN *à part.*

Je veux voir un peu comment cela va tourner. (*Ils s'asseyent tous quatre.*)

CATHERINE.

Aujourd'hui il y a peu de marchandises sur place. Je ne crois pas qu'il se fasse grand'chose ; cependant j'ai quelques commissions intéressantes. Si M. Polichinel vouloit voir un échantillon d'une partie de cassonade. (*Elle tire un paquet de sa poche.*)

POLICHINEL.

Non, je ne m'en soucie pas, grand merci.

CATHERINE.

Cassonade blanche, première qualité. Vous

pouvez goûter, M. Polichinel. (*El[illegible]ésente le paquet.*)

POLICHINEL.

Merci, merci.

CATHER[illegible]

De plus, (*elle tire son cahier*) j'ai une grosse partie de cochon salé, vraiment à très-bon compte; elle pourra bien vous convenir. J'ai aussi du riz, du miel, de l'eau-de-vie parfaite....

RUFIN.

Ah! petite sœur, il faut que je te dise que M. n'achète volontiers aucun comestible. Chacun, comme tu sais, a son genre.

CATHERINE.

J'entends, j'entends. Puisque c'est ainsi, j'ai une proposition à faire à M. Polichinel, mais un marché d'or, et qui lui convient parfaitement. Dès à présent je veux lui montrer l'échantillon. (*Elle tire plusieurs paquets de sa poche, parcourt leurs différentes étiquettes. Elle en choisit un qu'elle présente à Polichinel.*)

LARIGOT *à Rufin.*

Qu'est-ce que tous ces petits paquets?

RUFIN.

Vous le voyez, c'est une boutique de poche où chaque marchandise est placée distinctement. On fait avec cela un commerce universel.

CATHERINE.

Cette marchandise est précieuse, et M. Polichinel en a sans doute déjà acheté: c'est de l'amadoue,

POLICHINEL, RUFIN, LARIGOT *étonnés.*

De l'amadoue ! de l'amadoue !

POLICHINEL.

De l'amadoue ! (*Il rit.*) Ah ! de l'amadoue ; n'est-ce pas bien drôle ?

RUFIN.

Je sais que cette marchandise est précieuse et qu'elle hausse tous les jours.

CATHERINE.

On n'en peut pas trouver, et la raison en est bonne, c'est que tout, à peu près, est dans mes mains.

POLICHINEL.

Diable ! Et l'objet est considérable, sans doute ?

CATHERINE.

Oui, il y en a cinq grosses caisses, pesant quinze cents ; le prix est de 1500,000 livres, à raison de mille francs par liv. Je vous le répète, c'est un marché d'or. Si vous avez des fonds, M. Polichinel, vraiment ne négligez pas cette occasion, et vous m'en saurez gré. Encore une fois, je désire mériter votre confiance.

POLICHINEL.

Rufin, ne fût-ce que pour la rareté du fait, vraiment le marché me tente. — Une grosse partie d'allumettes d'un côté, une très-grosse partie d'amadoue de l'autre .... Vraiment, Rufin, c'est une spéculation lumineuse que celle-là.

RUFIN.

Très-lumineuse. Il vous manque encore des briquets et des pierres à fusil. Mais je me charge d'en

trouver dans la matinée. M. Polichinel, bientôt, dans tout Paris, on ne pourra pas allumer une chandelle sans votre permission.

POLICHINEL,

Belle Dame, l'amadoue est-elle livrable bientôt ?

CATHERINE.

Sur l'heure même.

POLICHINEL.

Voulez-vous bien m'en laisser l'échantillon ?

CATHERINE.

Assurément.

POLICHINEL.

Et vous, Rufin, avez-vous l'échantillon des allumettes ?

RUFIN.

Oh ! les voici; (*il les tire de sa poche*) je n'y pensais pas. Les voici.

POLICHINEL.

Bon, laissez-les-moi. (*Il pose les échantillons sur la table, à côté de son bureau.*) Je vais sortir, et dans une heure, je reviens vous donner une réponse sûre. (*A Rufin.*) A propos, ai-je bien de quoi faire ces acquisitions ?

RUFIN.

Oh ! oui .... 6 et 3 font 9 ... 1,980,000 liv., et les faux frais, mettons 2 millions. Hé bien, vous avez là juste 2,650 mille livres. Nous les avons comtés hier. Ainsi vous êtes en fonds, etvous avez encore cinquante mille livres de reste.

POLICHINEL.

Allons, la chose mérite réflexion. J'y vais penser.

Voilà l'heure de la Bourse. (*A Larigot.*) Sortons, compère, et laissons le frère et la sœur parler de leurs petites affaires. On a bien des choses à se dire après une si longue absence.

RUFIN et CATHERINE.

C'est vrai.

POLICHINEL *à Larigot.*

Ah! ça, compère, hé bien, que veux-tu faire? commences-tu à voir un peu clair dans nos occupations?

LARIGOT.

Oui, compère, je vois ce que c'est. Tiens, de bonne foi, je commence à croire que j'y pourrai aussi faire quelque chose. — L'exemple de cette belle citoyenne me donne vraiment bonne espérance. Mais tout dépend du premier pas. Qu'as-tu à me faire faire aujourd'hui?

POLICHINEL.

Voyons, je sais que tu as de l'intelligence : je veux te confier quelques opérations. Ecoutes, je ne travaille pas toujours pour mon compte ; j'ai aussi des commissions. Je vais t'en confier quelques-unes. Elles seront importantes ; tu peux, si tu réussis, bien avancer tes affaires du premier coup. Tiens, compère, (*il lui apporte un gros moëlon qui était sous son bureau*) en sortant d'ici, vas-t-en au Palais-Egalité, et prends cela sous ton bras.

LARIGOT.

Qu'est-ce que c'est que ça? un moëlon! Que veux-tu que j'en fasse?

POLICHINEL.

Pierre de taille ancienne, et comme on n'en trouve

plus. C'est l'échantillon d'une grande maison qui est à vendre, chaussée d'Antin. Il faut que tu le portes avec toi.

LARIGOT *étonné.*

Mais, mon compère, je n'ai jamais eu de maison à vendre, malheureusement. Cependant je n'aurais jamais cru ....

POLICHINEL.

Fais ce que je te dis.

RUFIN.

Vous n'êtes pas au fait, citoyen Larigot. Il se vend beaucoup de maisons à Paris, mais très-souvent ce n'est pas la maison qu'on achète, ce sont les matériaux Toutes les maisons sont de pierre, mais il y a pierre et pierre. Or, il faut montrer l'échantillon.

POLICHINEL.

Allons, Larigot, crois ce que tes amis te disent, et apprends à faire des affaires. Rappelle-toi bien: c'est la maison, à Paris, rue de Provence, n°. 687, propriété patrimoniale. Il faut lui donner un carnet. Tiens, (*il lui donne un carnet et un crayon*) écris.

RUFIN.

Retenez bien le nom, citoyen, car il ne faut pas paraître neuf. Ceci est un carnet, entendez-vous, un carnet.

LARIGOT.

Un carnet, bon. J'irai donc au Palais-Egalité chercher des acquéreurs pour la maison à Paris, rue de Provence, n°. 687

POLICHINEL, RUFIN.

Oui.

LARIGOT.

Je montrerai mon échantillon ?

POLICHINEL, RUFIN.

Oui.

LARIGOT.

Et si je trouve acquéreur, j'aurai donc un bon pour boire ?

POLICHINEL.

Un *pour boire*, compère, c'était bon quand nous faisions jouer les marionnettes, qu'on nous donnait des pour boire; mais quand il s'agit de grandes affaires, comme celles que tu feras dorénavant, cela s'appelle un droit de commission. Or, si tu vends cette maison, tu auras pour ton droit un pour cent, c'est-à-dire, 60 mille liv.

LARIGOT.

60,000 livres ! 60,000 livres !

POLICHINEL.

Eh ! oui, 60,000 livres.

LARIGOT.

(*Il prend le moëlon sous son bras.*) Allons, risquons le paquet. Ne me donne-tu que cette affaire-là ?

POLICHINEL.

Oh ! non, cela ne suffit pas. Si cette affaire là manque, il faut que tu te retires sur une autre. Voyons, de quoi pourrons-nous le charger encore ? Il ne faut pas, pour la première fois, trop l'embarrasser.

RUFIN.

Eh ! vous avez cette coupe de bois, à six lieues d'ici, qui devrait être déjà vendue. Hâtez-vous, il n'y a pas de temps à perdre.

POLICHINEL.

Ah ! Pardieu, vous avez raison. Tiens, compère, (*il va chercher une bûche sous son bureau*) voilà l'échantillon d'une partie de forêt très-considérable, et près d'ici. Oh ! pour cela, les acquéreurs ne te manqueront pas, je t'en assure.

LARIGOT.

Comment ! tu veux que j'emporte encore cette bûche ?

POLICHINEL.

Sans doute.

RUFIN.

Vous sentez bien qu'il y a même raison que pour la maison. C'est une coupe de bois qui est à vendre. Il y a bois et bois, comme pierre et pierre ; d'ailleurs, voilà l'usage entre nous ; quand nous proposons un marché, c'est toujours l'échantillon à la main.

LARIGOT.

Vous voulez faire de moi un homme d'affaires, et vous commencez par me charger comme un crocheteur.

RUFIN.

M. Larigot, un homme d'affaires et un crocheteur ont beaucoup de rapport entre eux ; et moi qui vous parle, j'ai plus d'une fois fait usage des *crochets*. (*Il appuie cette expression d'un geste significatif.*)

POLICHINEL.

Mais, compère, pour te ressouvenir, écris sur ton carnet de quoi il s'agit.

LARIGOT.

Ah ! tu as raison. (*Il pose la bûche et le moëlon à*

terre) Et, sur cette affaire là quel sera mon pour b..., mon droit de commission ?

POLICHINEL.

Oh ! encore meilleur que l'autre : deux pour cent, c'est-à-dire 56,000 livres.

LARIGOT.

56,000 livres ! (*Il se frotte les mains de plaisir.*)

POLICHINEL.

Ecris : une coupe de cent quarante-six arpens de bois de 25 ans, à vendre, forêt de Bondy, canton de Livry, prix de deux millions huit cent mille livres.

LARIGOT. (*Il reprend le moëlon et la bûche*)

Allons, je ferai si je peux ces deux affaires. Ah ! dites-moi, crie-t-on bien haut la marchandise ; j'ai bonne voix dabord.

POLICHINEL.

Non, non, tu n'as pas à crier. Tu te promeneras de long en large, et on verra aisément que tu as quelque chose à vendre.

RUFIN.

Les gens d'affaires lisent cela dans les yeux.

POLICHINEL.

Ce n'est pas tout. Tiens, mon compère, je veux te faire voir combien j'ai de confiance en toi. Je t'ai donné à vendre ; je veux te donner aussi à acheter. Pour acheter, il faut des fonds. Tiens, j'ai là 50 mille livres dont je n'ai pas à faire usage aujourd'hui. Je t'en vas confier 30 mille. En questionnant de côté et d'autre, tu connaîtras bientôt le prix des marchandises ; et si tu trouves quelque bon achat à faire, tu le feras.

(*Bas à l'oreille.*) Tu t'informeras aussi du prix des allumettes et de l'amadoue, et tu m'en rendras compte. — Prends ceci, le compte en est fait. (*Il lui donne* 30000 *l.*)

LARIGOT.

Mon compère, comptes sur ma prudence; tu verras si je m'y entends. Il est temps de partir, n'est-ce pas?

POLICHINEL.

Oui, c'est là l'heure. J'ai quelques courses à faire; nous nous retrouverons ici. (*Il ferme son bureau, et emporte la clef. Larigot, en s'en allant, choque avec sa bûche une table, et renverse des bouteilles et des verres qui sont dessus.*) *A Catherine.* Adieu, belle dame; je vous rends réponse, sans faute, dans une heure, ou j'en chargerai votre frère. Soyez tranquille. Voudrez-vous bien dîner avec moi? L'affaire se terminera, oui ou non, avant le dîner.

CATHERINE.

Vous me faites honneur, Monsieur; je m'y rendrai. (*Ils se saluent, et Polichinel lui baise la main.*)

SCÈNE VII.

RUFIN, CATHERINE.

RUFIN. (*Il tient l'autre main de sa sœur, et la baise.*)

Charmante petite sœur, en vérité: mais dis-moi donc, ma chère, je n'en reviens pas. Comment t'es-tu si bien formée? Tu n'avais pas cette bonne tour-

nure et ces jolies façons, quand tu étais au service dans Paris, et même quand nous faisions ménage ensemble, rue de la Truanderie. Te rappelles-tu ce temps?

CATHERINE.

Oh que oui, je me le rappelle.

RUFIN.

Ah! petite espiègle! à quelque chose malheur est bon. Nous y serions peut-être encore tous deux, obscurs et pauvres, si tu n'eus pas fait cette petite bétise avec un Tambour de la Section. L'affaire ne pouvait pas manquer de faire du bruit, petite sœur. Je n'ai pas voulu payer les mois de nourrice. Ton cher z'amant voulait m'y forcer: moi qui n'aime pas le tapage, je vous ai planté là tous deux. T'en ressouviens-tu, petite sœur?

CATHERINE.

Petit frère, tu peux bien me passer quelques folies, quand je t'en ai passé tant d'autres. Mais la dernière que tu fis, et que j'appris indirectement, il paraît qu'elle ne t'a pas tourné à mal. Cependant, petit frère, on t'envoyait droit en ambassade à Toulon, et tu devais y passer ta vie.

RUFIN.

Ah! ah! tu as su cette plaisanterie? Oui, c'est vrai (*montrant ses épaules*), j'ai toujours là mes lettres de créance. L'opération a été douloureuse; elle a même eu des suites, et cela me cuit un peu dans les changemens de saison.

CATHERINE.

Pauvre petit frère!

RUFIN.

C'est assez désagréable, sur-tout en ce que le temps

ne pourra jamais l'effacer. Mais ma modestie naturelle rend cet inconvénient moins grave; car j'ai toujours évité de me déshabiller devant le monde.

CATHERINE.

Parlons d'affaires, un peu.

RUFIN.

D'affaires, bien, bien, d'affaires. (*A part.*) Elle est charmante.

CATHERINE.

Tu parais attaché à ce M. Polichinel, et même intéressé dans ses opérations. Es-tu réellement de bonne foi avec lui, et ne vises-tu pas à l'attraper, petit frère? Regarde-moi-là.... entre deux yeux.

RUFIN *à part, et émerveillé de sa pénétration.*

En vérité, je ne suis qu'un âne auprès d'elle. (*Haut.*) Mes yeux, chère petite, mes yeux! je ne doute pas de ton talent pour entendre leur langage. (*Il la regarde fixement.*) Ils ont parlé, ils parlent encore; les comprends-tu?

CATHERINE.

A merveille, petit frère, à merveille. Ecoutes: vois si j'ai bien compris tes yeux. D'abord tu as proposé à Polichinel une partie d'allumettes, n'est-ce pas? Tu l'as préparé d'avance à cette belle acquisition, et les allumettes n'existent pas; ou si elles existent, elles sont, dans ta main, livrables si le marché est bon, non livrables s'il devient mauvais. Hé bien, monsieur, mes yeux ont-ils bien entendu les vôtres?

RUFIN.

Oui, il y a de l'à-peu-près là-dedans. Au surplus, les yeux ne s'expliquent jamais qu'en gros, la bouche exprime les détails. Je vais te les dire, ma chère sœur,

écoute : les allumettes existent, et, comme mes yeux viennent de te le dire, elles existent dans ma main, livrables ou non livrables, suivant le cas, bien entendu. L'avanture est originale, et vraiment elle mérite que je la compte d'un bout à l'autre.

Dès la fin de l'été dernier, je fis réflexion que la disette de bois pourrait bien un jour forcer les citoyens, sur-tout les riches, à employer, pour se chauffer, la ressource des allumettes. — Cette idée me fit concevoir un projet . . . vaste. Ce fut d'acheter par-tout, aux bonnes femmes vendeuses d'allumettes, toutes celles qu'elles auraient à vendre. — Cette idée bien conçue, je pars un jour avec cinq cents francs dans ma poche. Je parcours tous les quartiers de Paris, et, dans ma journée, je fais rafle sur toutes les allumettes que je trouve. Elles étaient à deux liards la botte. Dès le lendemain, les voilà à cinq liards. — Ah! que fais-je alors? je tâte le terrain. Dans les dix à douze jours suivans, les allumettes avoient monté à six liards, deux sous : même, dans quelques quartiers, des gens avides osaient les porter jusqu'à six blancs. Je vis qu'il n'y avoit pas de temps à perdre. Un beau matin (de grand matin, il ne faut pas de paresse dans ce métier-ci), un beau matin, je sors de chez moi, armé de 18 à 19 cent francs. Me voilà donc recommençant ma course, et, dans toutes les rues, dans tous les marchés, je fais une battue.... jamais chasse ne réussit mieux. Devine, petite sœur, à quel prix, le lendemain, elles montèrent? à dix sous, ma chère, dix sous la botte, puis douze, puis quinze, puis vingt, puis trente, puis quarante. J'ai, dans l'intervalle, fait encore quelques achats à assez bon compte, pour compléter ma collection; en total, j'ai, dans l'espace de trois mois, dépensé à cela... mille écus. Oui..., mille écus..., ou peu s'en faut. Aujourd'hui, Madame, si je les voulais vendre, je parie en avoir quatre cent mille francs.

CATHERINE.

Vraiment, mon frère, c'est la spéculation la plus heureuse.....

RUFIN.

Ma chère sœur, croyez-vous avoir seule le talent de lire dans les yeux? Vous avez lu dans les miens; je compte bien aussi lire dans les vôtres. Regardez-moi, s'il vous plaît. (*Elle le regarde fixement.*) M'y voilà.... Bon.... Ecoutez-moi. (*Il s'approche d'elle et la prend sous le bras.*) Votre amadoue, ma sœur, s'il vous plaît n'existe point. (*Il la fixe de nouveau.*) — Oh! tenez, en toute autre occasion, que votre bouche démente vos yeux tant qu'elle voudra, cela m'est égal; mais ici qu'ils soient d'accord, il le faut. Je dis donc que votre amadoue n'existe point. Je dis ensuite que cette petite idée vous est venue à la tête; son originalité vous a plu: elle vous a fourni une occasion pour faire, à tout risque, une offre à M. Polichinel, et faire connaissance avec lui.... Pas mal-adroit, en vérité. (*Il touche la bouche de sa sœur.*) Bouche si souvent fallacieuse, soyez véridique aujourd'hui, et confirmez-moi vîte ce que ces honnêtes gens-là viennent de me dire.

CATHERINE *souriant naïvement, et affectant de répéter les paroles de son frère.*

L'amadoue n'existe point. Cette idée m'est venue à la tête. Son originalité m'a plu. Elle m'a fourni une occasion.....

RUFIN.

Bouche, c'est assez. Mentez maintenant tant que vous voudrez. A vous permis. (*Il se frappe la tête comme quelqu'un qui médite profondément.*)

CATHERINE.

CATHERINE.

Ce n'est pas tout, petit frère; il faut nous tirer de là avec honneur. M. Polichinel va revenir. S'il accepte mon marché d'amadoue, il faudra, je pense.....

RUFIN.

Paix, paix, paix (*frottant toujours sa tête*), le mont Vésuve est en travail; Il faut ici un grand coup, une catastrophe..... (*Il fait les gestes significatifs de quelqu'un qui arrange un grand projet, et dit d'un ton déterminé.*) C'est entendu. (*D'un ton emphatique.*) Ma sœur, ai-je des droits à votre confiance?

CATHERINE.

Beaucoup, mon frère.

RUFIN, *du même ton.*

Hé bien, suivez en tout ce que je vais vous dire. Notre homme va accepter le marché, vous donnerez votre parole, vous vendrez l'amadoue, livrable dans une heure, et vous viendrez me trouver, au plutôt, rue Fromenteau, n°. 13. — J'y ai loué une chambre, pour raisons. — Je n'ai rien de plus à vous dire; je cours chercher des amis, dont l'assistance m'est essentielle dans cette importante affaire. (*A part.*) A qui puis-je penser ici? Voyons, j'ai Thévenot, Thierry....; non..., non....; j'ai.... j'ai...., Duligondès; Duligondès, ma foi, c'est là mon homme. (*Il apperçoit Duligondès qui arrive.*) Ah! bonheur suprême, le voici.

SCÈNE VIII.

RUFIN, CATHERINE, DULIGONDÈS.

RUFIN.

Viens, mon cher Duligondès, je pensais à toi,

j'allais chez toi. (*Voyant que Duligondès fait des salutations à Catherine.*) Ah ! pas tant de révérences, nous sommes pressés d'agir. Tes révérences seront pour une autre fois. Voila ma sœur : elle et moi nous avons proposé à Polichinel, moi une partie d'allumettes, et elle une grosse partie d'amadoue. Polichinel va rentrer. Tu lui proposeras de te les vendre, toutes deux à la fois. Prends-les sans marchander, mais livrables sur l'heure; insistes sur-tout là-dessus, et fixes avec lui un dédit de cinquante mille francs; mais dédit formel, par écrit. Entends-tu ?

DULIGONDÈS.

A merveille.

RUFIN.

Reviens donc dans une heure; notre homme y sera. En attendant, vas vîte sur la place; j'irai aussi y faire un tour. Nous, et nos amis, nous multiplierons les demandes d'amadoue et d'allumettes. Il faut que ce soit aujourd'hui la marchandise courante, et seule courante. Si tu ne me vois pas sur la place, tu me trouveras rue Fromenteau. Tu entends ? tu entends ?

DULIGONDÈS.

A merveille, à merveille.

RUFIN.

Et vîte, vîte, ne perds pas une seconde. (*Il le pousse par les épaules jusqu'à la porte.*) (*Revenant à sa sœur.*) Toi, tu peux attendre ici Polichinel. (*Il lui baise la main.*) Adieu, sœur de mon cœur; adieu, modèle des sœurs, incomparable..... (*Il aperçoit Madame de Graincourt qui entre.*)

SCENE IX.

RUFIN, CATHERINE, Madame DE GRAINCOURT.

RUFIN.

Ah ! serviteur à madame de Graincourt. M. Polichinel est sorti, madame, et ne va pas tarder à revenir. Je présume que quelque affaire vous amène ici. Madame, si vous voulez l'attendre, cette jeune dame vous tiendra compagnie.

Mme. DE GRAINCOURT.

M. Rufin, je vous rends grâce; je suis pressée, et je vais revenir.

CATHERINE *à part.*

Mais, je ne me trompe pas; c'est la ci-devant marquise de Graincourt. Parlons-lui. (*Haut.*) J'ignore, madame, si je serai reconnue de vous: mais je suis très-flattée de l'occasion qui nous rassemble ici.

Mme. DE GRAINCOURT, *après une grande révérence.*

Madame, je vous avoue que la mémoire me manque pour me rappeler.....

CATHERINE.

Comment! je n'en rougis pas. Vous ne reconnaissez pas en moi Catherine, votre femme de chambre, qui vous a servi quand vous étiez encore marquise, et dont vous étiez assez contente.

Mme. DE GRAINCOURT *fièrement.*

On s'y méprendrait à moins. En effet, confusément. ...

RUFIN.

C'est aujourd hui le jour des reconnaissances. Je vous laisse, Mesdames. Je sais qu'en pareille occasion on a toujours bien des choses à se dire.

Mme. DE GRAINCOURT.

Monsieur, je n'ai rien à dire à cette demoiselle. Je vais descendre avec vous.

CATHERINE *l'arrêtant.*

Non, non, réstez, Madame, et pourquoi ne renouvellerions-nous pas connaissance?

(*Rufin sort.*)

Mme. DE GRAINCOURT.

Mais, ma fille, vous vous oubliez. Assurément je n'ai nulle envie. . . .

CATHERINE.

Point de hauteur mal placée, madame la marquise, je vous prie. Faut-il vous donner l'exemple de la franchise? Tenez, nous sommes toutes deux bien égales, et égales pour deux raisons; dabord comme républicaines [je ne doute pas sur cela de vos sentimens], ensuite comme. . . . . tranchons le mot, comme agioteuses. [*Mme. de Graincourt fait un geste de mépris.*] Pourquoi vous formaliser de ce titre? il nous fait honneur. Toutes les femmes ne sont pas dignes de le porter. Allons, ma chère dame, regardez-moi: c'est votre chère Catherine que vous aimiez tant; c'est celle à qui vous avez fait, dans le temps, bien des petites confidences. . . , que je n'ai pas oublié, je vous assure.

Mme. DE GRAINCOURT.

Il est dur, mademoiselle Catherine, d'avoir à essuyer vos plaisanteries. Je vous prie, épargnez-moi....

CATHERINE.

Hé bien soit. Je consens à chasser de tristes souvenirs. Mais au moins, si l'heureux hasard nous réunit ici, profitons-en, s'il est possible, pour faire quelques affaires. J'ai beaucoup de choses à acheter et à vendre. Aujourd'hui sur-tout je puis vous être utile, et je vous obligerais avec grand plaisir.

Mme. DE GRAINCOURT.

Mademoiselle, je n'ai absolument besoin de rien. Je vous prie, finissons cette indécente conversation.

CATHERINE.

C'est vraiment dommage; j'aurais eu un plaisir sensible à traiter avec vous. J'ai, à votre service, du riz, du miel, du cochon salé, une forte partie de fromage....

Mme. DE GRAINCOURT *à part, vivement.*

Du fromage. J'en cherche par-tout, sans en pouvoir trouver (*haut.*) Que dites-vous, mademoiselle? vous avez....

CATHERINE.

D'excellent fromage, en vérité. Vous en jugerez sur l'échantillon. (*Elle tire le paquet de sa poche.*)

Mme. DE GRAINCOURT.

Cette marchandise devient commune : on m'en offre de tous côtés.

CATHERINE *à part.*

Oh! la rusée coquine (*haut.*) Cela se peut; mais

l'excellente qualité de celui-ci le rend précieux. Permettez-moi de vous en offrir. (*Elle lui donne le paquet, Madame de Graincourt en mange à plusieurs reprises.*) Ah !... ne mangez pas tout, Madame ; vous savez que les échantillons sont toujours très-petits, et la marchandise est fort chère.

Mme. DE GRAINCOURT *lui rendant le fromage.*

Il est passable ; et la partie est-elle forte ?

CATHERINE.

Douze quintaux, à cent écus la livre, c'est 360,000 liv.

Mme. DE GRAINCOURT.

Livrables ?

CATHERINE.

Demain matin.

Mme. DE GRAINCOURT.

Je ne veux pas être indiscrète, mademoiselle Catherine ; mais puis-je savoir si cette marchandise vous appartient, et si vous êtes bien maîtresse d'en disposer ?

CATHERINE.

Oh ! j'ai toujours la même franchise que vous me connaissiez autrefois, et je vous dirai que je suis entièrement maîtresse de cet objet. Je ne suis pas pourtant propriétaire du fromage ; mais la personne a grande confiance en moi. Ainsi le prix, les conditions, tout dépend de ma volonté.

Mme. DE GRAINCOURT.

Vraiment je me rappelle avec plaisir les bonnes qualités de ma chère Catherine. Les circonstances nous ont séparées ; mais elle ne doit pas avoir oublié que je l'aimais sincèrement.

CATHERINE *à part.*

J'entends cela *(haut.)* Non, sans-doute, Madame, et j'y suis tellement sensible, que je voudrais, par tout ce qui dépend de moi, vous prouver ma reconnaissance.

Mme. DE GRAINCOURT *l'embrassant.*

Ah! ma bonne amie, je reconnais bien là ma chère Catherine.

CATHERINE.

Ah! ma chère dame, disposez de moi.

Mme. DE GRAINCOURT.

Ecoutes, ma bonne amie, il nous faut du temps pour parler de cela à loisir. Remettons à ce soir; mais d'ici là ne propose le marché à personne. Me le promets tu?

CATHERINE.

Assurément.

Mme. DE GRAINCOURT.

Faisons mieux, ne nous quittons pas de la journée. J'ai vraiment bien des choses à te dire. Que sait-on? Je connais tous tes talens, nous pourrions faire plus d'une affaire ensemble, meme les faire en commun. Qu'en dis-tu?

CATHERINE.

Vos talens surpassent encore les miens, et avec les sentimens qui m'attachent à vous, cette association ferait vraiment le bonheur de ma vie.

Mme. DE GRAINCOURT *l'embrassant.*

Charmante fille! — Viens; j'ai une petite course à faire dans ce quartier, et dans un quart-d'heure, nous serons de retour ici.

SCÈNE X.

POLICHINEL, CATHERINE, Mme. DE GRAINCOURT

POLICHINEL *les arrêtant.*

Belles dames, où allez-vous, où allez-vous ? vous m'attendiez sans doute.

CATHERINE.

Ah ! M. Polichinel, hé bien ! quelle réponse ?

POLICHINEL.

C'est une chose faite. Je prends votre amadoue. J'ai vu votre frère tout à l'heure et je suis convenu de la payer, rendue chez moi. Rufin s'est chargé de terminer cette affaire, et elle est en bonnes mains. Vous paraissez pressée, je ne vous retiens pas. (*à Mme. de Graincourt.*) Et vous, belle dame, ne veniez-vous pas pour me parler ?

Mme. DE GRAINCOURT.

Oui, Monsieur, mais le temps me presse. Ce sera pour une autre fois.

POLICHINEL.

Me ferez-vous au moins toutes deux le plaisir de dîner aujourd'hui chez moi.

LES DEUX FEMMES.

Très-volontiers.

SCÈNE XI.

POLICHINEL *seul.*

Ma foi, l'affaire n'est pas mauvaise, et j'en tirerai

parti. Mais.... C'est incroyable. C'est une rage sur cette place ; il n'est question que d'allumettes et d'amadoue. On ne demande que cela. Je parie que demain cela aura triplé ou quadruplé de valeur. Au fait, je ne désire pas les garder long-temps. Mais, si je m'en défais, ce sera, pardieu, à bonnes enseignes. — Voyons. (*il tire son carnet*). J'ai mis là, ma foi, tout mon avoir. Voyons. 680,000 liv. d'allumettes, 1500,000 liv. d'amadoue, total.... euh... euh... ma foi, avec les 30,000 liv. que j'ai prêtés à Larigot, c'est, à peu de chose près tout ce que j'ai vaillant... Je n'en suis, pardieu, pas fâché... Vraiment, l'acquisition est excellente..... Cinq cent mille francs au moins à gagner là dessus... Oh !... Il me les faut. Mais Rufin ne revient pas. Le marché manquerait-il ? Ce serait bien dommage vraiment.... Je suis en transe.... Mais le voici.

SCÈNE XII.

POLICHINEL, RUFIN.

RUFIN,

Marché fait et parfait. Les allumettes et l'amadoue sont en route. J'ai pris vîte les devants pour vous en prévenir. Je suis en nage. (*Il s'essuie avec son mouchoir*) En tout six ballots et cinq caisses. La charge de deux grandes voitures.

POLICHINEL.

Bravo, mon ami Rufin, bravo.

RUFIN.

Il n'y a eu qu'un petit embarras.

POLICHINEL.

Quoi donc ?

RUFIN.

Les allumettes n'étaient déjà plus dans la même main. Mais qu'est-ce qui les avait achetées ? Précisément le particulier déjà propriétaire de l'amadoue. Il avait été tenté, comme vous, par la rareté du fait. Il avait peine à se décider à vendre. Heureusement qu'il était lui-même pressé de partir. Il paraît immensément riche; il renonce aux affaires et j'ai, ma foi, vidé le magasin. Avec tout cela, je ne l'ai décidé à vendre le tout qu'avec vingt mille francs de plus, par forme de bénéfice sur les allumettes. Qu'en dites-vous, M. Polichinelle. J'ai pris cela sur moi.

POLICHINEL.

Vingt mille francs. Ah! C'est une misère pour un marché comme celui-là. Rufin, j'en ai l'obligation à vous et à votre sœur. Vous n'y perdrez pas, je vous le promets.

RUFIN.

Ah! ne me parlez donc pas de cela. De plus je vous préviens que j'ai fixé le port à 3500 livres pour les deux voitures.

POLICHINEL.

3500 livres! Mais c'est exorbitant, mon ami.

RUFIN.

Que voulez vous! Il faut avoir de l'humanité. Je n'aime pas à marchander ces pauvres voituriers, et puis, dans une affaire comme celle-là, regarde-t-on à cette misère.

POLICHINEL.

Vous avez raison.

SCENE XIII.

POLICHINEL, RUFIN, DULIGONDÈS.

POLICHINEL.

Ah! Bonjour, citoyen Duligondès, comment vous va?

DULIGONDÈS.

Fort bien, M. Polichinel, et vous?

POLICHINEL.

Assez-bien.

RUFIN *feignant de ne pas connoître Duligondès.*

Le citoyen est sans doute aussi un de vos anciens amis?

POLICHINEL.

Comment! Rufin, vous qui connaissez tout le monde, vous ne connaissez pas le citoyen?

RUFIN *ayant l'air de chercher.*

Mais.... Je ne sais pas..... Une idée confuse.....

POLICHINEL.

Eh! C'est Duligondès, ancien-négociant de Lyon, retiré du commerce, et qui vient très-souvent à la bourse. Comment! vous ne l'y avez pas vu?

RUFIN *comme revenant à lui.*

Ah! je vous demande mille pardons, Monsieur. Je me rappelle bien en effet vous avoir vu à Lyon. Mais ici... A la bourse... Je n'en ai guères d'idée.... Excusez-moi, je vous prie.

DULIGONDÈS.

Il n'y a pas de quoi, Monsieur Rufin.

RUFIN *sort en le saluant.*

J'ai bien l'honneur, Monsieur, de vous présenter mes respects.

SCÈNE XIV.

POLICHINEL, DULIGONDÈS.

DULIGONDÈS.

C'est un garçon qui paraît fort estimable que ce M. Rufin.

POLICHINEL.

Oui, j'ai de la considération pour lui. — Hé bien, M. Duligondès, comment vont les affaires?

DULIGONDÈS.

Ah!.... Cahin, caha. On n'a pas fait grand-chose aujourd'hui à la bourse, et puis..... Je n'ai pas trouvé ce que je cherchais.

POLICHINEL.

Mais que cherchiez-vous? Il serait possible que sur cela, je vous rende service.

DULIGONDÈS.

Je vous suis bien obligé. Je ne doute pas de votre amitié. Mais la demande est si extraordinaire.....

POLICHINEL.

Mais encore, voyons, expliquez-vous.

DULIGONDÈS.

Je vais vous faire rire à mes dépens. Croirez-vous que je désire acheter de l'amadoue et, qui plus est, des allumettes? Cela vous paraît drôle, mais j'ai un projet en tête.... Que voulez-vous? Je n'ai rien à faire, il faut que je passe mon temps à quelque chose.

POLICHINEL.

C'est bien vu. Mais je vais vous faire rire à mon tour.

DULIGONDÈS.

Eh! De quoi donc?

POLICHINEL.

C'est que j'ai aussi désiré d'acheter des allumettes et de l'amadoue, et j'y suis parvenu.

DULIGONDÈS.

Réellement?

POLICHINEL.

Foi d'honnête homme.

DULIGONDÈS.

Je vous en félicite de bon cœur; et vous n'êtes pas homme à en avoir acheté pour peu?

POLICHINEL.

Mais oui. C'est ce qu'on appelle une forte partie.

DULIGONDÈS *faisant l'étonné.*

Des allumettes! de l'amadoue!

POLICHINEL.

Des allumettes, de l'amadoue. Six ballots de l'une

et cinq caisses de l'autre. Je crois mon argent très-bien placé. Mais, tenez, pour obliger un ami, il n'y a rien que je ne fasse.

DULIGONDÈS.

Ah! mon ami, si vous tenez à cette acquisition, je ne voudrais pas....

POLICHINEL.

Vous vous moquez, mon ami. Tenez, vous savez que je suis franc et loyal. Voilà ma proposition. Six ballots d'allumettes contenant 80,000 bottes, à raison de 10 francs la botte; cinq caisses d'amadoue, pesant 15 cents, à raison de 1200 francs la livre. Total, 2,600,000 liv., sans marchander.

DULIGONDÈS.

Et livrables?

POLICHINEL.

Tout-à-l'heure.

DULIGONDÈS.

M. Polichinel, la chose mérite réflexion.

POLICHINEL.

Je le sais. Aussi.... (*apercevant plusieurs convives qui arrivent pour dîner*). Ah! Messieurs, Mesdames, j'ai bien du plaisir à vous voir. Je suis en affaire avec Monsieur. Voulez-vous bien permettre?

PLUSIEURS DES CONVIVES.

Comment donc, M. Polichinel, assurément. Point de gêne, je vous prie. (*Un des convives fait un signe d'intelligence avec Duligondès*).

POLICHINEL *à Duligondès.*

Ce sont des amis qui viennent dîner avec moi. Soyez de leur nombre, et ce soir, vous vous consulterez.

DULIGONDÈS.

Je vous remercie bien. J'ai encore à sortir. Il est possible que je ne puisse pas accepter votre invitation. De plus, s'il faut vous le dire, je voudrais, dès-à-présent, terminer ce marché. Chacun a son caractère. Je n'aime par les affaires en suspens.

POLICHINEL.

Ni moi non plus. Hé bien, voyons, que décidez-vous ?

DULIGONDÈS.

Tenez, monsieur Polichinel, vous êtes un brave homme, vous me connaissez, traitons ici en frères.

POLICHINEL *lui prenant la main.*

En frères, oui en frères, en frères. Voilà des gens comme il m'en faut.

DULIGONDÈS.

Tenez, je prends votre partie entière et d'allumettes et d'amadoue, 2,600 mille livres, c'est convenu, livrables dans une demi-heure. Mais écoutez, dans une affaire de cette importance, vous ne vous offenserez pas si je vous demande de convenir entre nous d'un dédit ; excusez-moi, je vous prie, mais.....

POLICHINEL.

Comment, mon ami, qu'à cela ne tienne ; mais c'est très-juste. Allons, de combien le dédit, quatre-vingt, cent mille livres ?

DULIGONDÈS.

Non, non, mon ami : cinquante mille livres, il n'en faut pas davantage.

POLICHINEL.

Soit : venez par ici. (*Il l'emmène du côté du bureau, et Polichinel écrit le dédit, qu'ils signent tous deux. Duligondès met son double dans son portefeuille.*)

DULIGONDÈS.

Je vais partir sur le champ ; dans une demi-heure je serai ici pour la livraison, et s'il m'est possible de dîner avec vous, j'y dînerai avec plaisir.

POLICHINEL.

Mon ami, sans adieu.

DULIGONDÈS.

Sans adieu, mon ami, sans adieu. (*Il sort.*)

PLUSIEURS CONVIVES *à Polichinel, qui revient fort content, et en se frottant les mains.*

Bonjour M. Polichinel, comment cela va-t-il ?

POLICHINEL.

Vous me faites honneur, Messieurs, assurément.

UN DES CONVIVES.

Notre présence ne vous a pas gêné, sans doute ?

POLICHINEL.

Non, mon ami, c'est à moi au contraire à vous faire mes excuses. Vous savez qu'en pareil cas, les affaires doivent passer avant les plaisirs.

D'AUTRES CONVIVES.

D'AUTRES CONVIVES.

Ah! sans doute, sans doute.

UNE FEMME.

Voyez-donc, voyez comme ce M. Polichinel jouit toujours d'une santé florissante!

UN AUTRE CONVIVE.

Comme son habit va bien à sa taille! en vérité, mon ami, donnez-moi l'adresse de votre tailleur. Vous n'avez pas d'idée comme vous me rendez mécontent du mien.

POLICHINEL.

Ah! mon ami, cela est facile.

UN AUTRE CONVIVE.

Comme on est toujours sûr d'être bien reçu chez lui! Vraiment sa fortune lui convient à merveille.

UN AUTRE, *élégant.*

Oh! oui, en véité, mauseu Poïsinelle est un homme aimab, un homme samant, en véité, ma paole d'honneur.

POLICHINEL.

Mes amis, mes chers amis, je suis embarrassé..., confus... Voudriez-vous boire un petit coup avant le dîner?

QUELQUES-UNS

Grand-merci, nous pouvons attendre.

SCÈNE XV.

RUFIN, LES PRÉCÉDENS.

RUFIN *à Polichinel, d'un ton très-empressé.*

Allons, monsieur, allons. (*Aux convives pré-*

sens.) Messieurs, Mesdames, excusez-moi, mais quand il est question d'affaires, vous savez...

QUELQUES CONVIVES.

Faites, faites, mon ami, point de gêne.

POLICHINEL.

Hé bien, les caisses et les balots ?

RUFIN.

Ils sont en bas. Je les fais décharger dans la grande remise qui vous sert de magasin. Tout est à bon port. Oh! (*Bas à l'oreille.*) mortel heureux que vous êtes !

POLICHINEL.

Tenez, Rufin, évitez-moi de quitter la compagnie, et allez payer pour moi. Je vais vous donner les fonds.

RUFIN.

Si cela vous fait plaisir...., je le veux bien..... Mais..... Non, tenez, réflexion faite..., allez-y vous-même, M. Polichinel. Le propriétaite a chargé son homme de confiance de recevoir. Il est là bas qui attend. Aussi-bien, vous verrez vous-mêmes..... Tenez, M. Polichinel, j'aime mieux cela.

POLICHINEL.

Allons, allons, ne perdons pas de temps. C'ets 2,603,500 livres, n'est-ce pas ?

RUFIN.

Justement, y compris le port.

POLICHINEL.

Y compris le port. Bon.... (*Il va à son bureau,*

en tire un grand porte-feuille, et compte les billets.) Quinze cent mille, sept cent, huit cent, deux millions, et.... trois mille cinq cents... les voici. (*Il tire le petit porte-feuille qu'il a sur lui, et compte ce qui lui reste.*) Rufin ?

RUFIN.

Plaît-il, Monsieur ?

POLICHINEL.

Avec vingt mille francs qui me restent, et trente mille francs que j'ai confiés à Larigot, ma foi, c'est tout ce que j'ai vaillant.

RUFIN.

Hé bien, n'est-ce pas plus qu'il ne faut?

POLICHINEL.

Oui, mais les assignats vont me revenir. Savez-vous que j'ai déjà vendu ?

RUFIN.

En vérité ! en vérité!

POLICHINEL.

En vérité. Mais je vous compterai cela. Descendons vîte solder notre objet.

RUFIN.

Descendons. (*A la compagnie.*) Messieurs, Mesdames, encore un million d'excuses, je vous prie, mais nous sommes à vous dans l'instant.

TOUS.

Ne faites pas d'attention, je vous prie.

SCÈNE XVI.

LES CONVIVES DE POLICHINEL.

UN DES CONVIVES.

Hé bien, Messieurs, quelles nouvelles ? sait-on si la séance d'aujourd'hui a été intéressante ?

UN AUTRE.

Mais oui, assez. On a discuté longuement sur les finances.

UN AUTRE.

Les finances ! Dieu soit loué. Tous mes vœux sont pour le bien de la patrie, et j'ai conçu sur cela un projet.....

UN AUTRE, *élégant.*

Oh ! esellent, ma paole d'honneur. Ze connais le poset de Mausseux. C'est pafait, pafait, ma paole d'honneur. (*A un jeune élégant qu'il aperçoit.*) Bonzour, mon petit. Ça va bien, mon petit ?

UN AUTRE.

Quant à moi, je souhaite bien qu'enfin on parvienne à détruire l'agiotage.

SEPT *ou* HUIT *ensemble.*

Oh ! oui, assurément.

L'ÉLÉGANT.

As-tu fait téque bonne opéation, auzourd'hui, mon petit ?

L'AUTRE ÉLÉGANT.

Pas bien mauvaise.

UN AUTRE.

Vraiment c'est un abus ; mais comment faire ? il faut convenir que c'est embarrassant; il y a tant de gens qui y trouvent leur profit.

L'ÉLÉGANT.

Le Citoyen a ben aison. Cé haffreux, en véité. Moi, ma paole d'honneur, je détesse ces vilains accappaeurs qui font le malheur du pauvé peupe. Cé haffreux, ma paole d'honneur, i seait bien à souaiter qu'is aimassent la Épublique autant que ze l'aime, ma paole d'honneur (*se retournant vers son ami.*) Il y a-t-il long-temps que tu n'as vu Zulie, mon petit ? toujours samante sans doute, adorable ?

L'AUTRE.

Oui, mon cher, nous la verrons ce soir ensemble, si tu veux.

L'AUTRE.

Volontiers.

UN DES CONVIVES.

Ah ! Madame Descourgès, et le ballet nouveau, qu'en dites-vous ? n'est-ce pas délicieux ?

LA FEMME.

Ah ! oui vraiment, j'y ai eu un plaisir inexprimable. (*Au poëte.*) Saint-Amand, vous avez quelque chose, dit on, à nous lire ce soir ?

LE POETE.

Ah ! Madame, ce sont de faibles essais.....

L'ÉLÉGANT *apercevant Polichinel.*

Ah ! volà Mausseu Poisinel rendu à la société de ses amis.

SCÉNE XVII.

POLICHINEL *avec plusieurs nouveaux Convives et* LES PRÉCÉDENS.

UN DES CONVIVÉS.

Hé bien, Monsieur Polichinel, vous voilà libre enfin. Vous paraisssez satisfait.

UN AUTRE.

Vous avez fait de bonnes affaires, je vois cela.

UN DES NOUVEAUX ARRIVANS.

Assurément, on ne peut que donner des éloges à son habileté dans les affaires. (*A celui qui vient de parler.*) Ah! mon ami, un marché d'or.

L'AUTRE.

En vérité, quel homme! la fortune le favorise en tout.

POLICHINEL.

Ah! Messieurs, j'ai profité d'une petite occasion qui m'a paru favorable. D'ailleurs..., en tout, il y a des risques à courir; vous le savez bien. — Ah ça, il faut penser à faire servir le dîner. Tout le monde est-il venu? (*On entend Larigot se plaindre; il entre en boitant, et soutenu par Rufin.*)

SCÈNE XVIII.

LARIGOT, RUFIN, LES PRÉCÉDENS.

RUFIN.

Place, place pour un de nos amis qui souffre. Il faut secourir les malheureux.

TOUS.

Qu'est-ce donc? qu'est-ce donc?

POLICHINEL.

Ah! mon compère, qu'as-tu donc, tu ne peux plus marcher? Qu'as-tu donc, tu ne rapportes pas tes échantillons...?

LARIGOT.

Le diable t'emporte, toi et tes échantillons..... Ah! mon cher Polichinel, pardonne, je ne pense pas à ce que je dis. Tu n'es pas la cause si le malheur me suit par-tout.

POLICHINEL.

Mais, parles, voyons, mon compère. Que t'est-il arrivé?

QUELQUES CONVIVES.

Parlez, Monsieur, parlez.

LARIGOT *les repoussant avec humeur.*

Laissez-moi, vilaines gens que vous êtes. C'est à vous que j'en veux, oui à vous, et, s'il ne tient qu'a moi, allez, je désabuserai mon compère sur votre compte. (*à Polichinel.*) Ecoutes, compère, vraiment je ne t'en veux pas. Voici ce que c'est. D'abord en sortant d'ici, avec la bûche que je portais, j'ai rudoyé si fort une femme qui portait un enfant dans ses bras, qu'elle a jeté les hauts cris. Le monde s'est amassé. On m'a demandé ce que je voulais faire de cette bûche. Je ne sais pas pourquoi je n'ai pas osé le dire et j'ai jeté ma bûche au coin de la borne. Il me restait mon échantillon de pierre de taille. Mais ma première aventure m'avait si fort troublé que je n'ai pas osé le présenter à personne. On m'a laissé passer par-tout sans rien dire. Je revenais tranquil-

lement. Mais ne voilà-t-il pas qu'en lisant une affiche du Gymnase, j'ai lâché le moëllon qui m'a tombé sur le pied, compère. Là, sur le pied droit, vois-tu. (*Tous les convives rient*) Vous riez ! je crois bien, vous êtes accoutumés de rire sur le malheur des autres. (*Nouveaux éclats de rire.*)

POLICHINEL.

Mon pauvre Larigot, console-toi.

LARIGOT.

Oh ! ce n'est pas tout. Si ce n'était que cela. Je me suis promené, comme tu m'as dit, de long en large au Palais-Egalité et à la Bourse. Personne ne me disait mot. Cela m'ennuyait et je n'osais guères parler. Je me suis cependant avisé de demander à quelques-uns le prix de l'amadoue et des allumettes; et pour toute réponse, ils m'ont ri au nez. Ma foi, je n'y pouvais plus tenir. Je me suis en allé. Mais en m'en revenant, voilà que je m'aperçois, compère.... qu'on ma volé.

POLICHINEL.

Volé ! comment ! on t'a volé les 30,000 francs que je t'ai confié ?

LARIGOT.

Non pas pardieu. Je les avais mis dans ma chemise et je les tenais serrés en diable. Sans cela je crois bien que c'était flambé. Mais je n'ai pas pris garde à mes poches. Ils m'ont tout pris, mon ami, tout pris. (*Eclats de rire*).

POLICHINEL.

Et qu'est-ce que tu avais dans tes poches ?

LARIGOT.

Dans celle-ci, vois-tu, j'avais un mouchoir à

moucher, un mouchoir de toile rouge un peu vieux ; mais enfin il me servait comme un neuf. Je n'en aurais pas un pareil aujourd'hui pour 1500 francs. Hé bien, je ne l'ai plus. Dans l'autre poche, j'avais dans un cornet une livre et demie de tabac à fumer ; c'étoit ma provision pour plus de six semaines. Je m'étais sacrifié pour ça. Les coquins l'augmentent tous les jours. Mon compère, ils me l'ont pris.

(*Grands éclats de rire de tous les convives.*)

POLICHINEL.

Console-toi, mon compère, console-toi, nous reparerons tout cela.

LARIGOT.

Tiens, compère, veux-tu que je te dise? ce n'est pas tant la perte que j'ai faite qui me chagrine, c'est de te voir, toi, honnête homme, mêlé au milieu de tous ces coquins. (*Rufin et plusieurs autres le saluent profondément*) Je n'y entends pas finesse, et je te vais parler franchement. Je n'avais rien à faire dans cette place, je me suis occupé à les regarder tous, à entendre tous leurs propos. Tiens, Polichinel, tout cela ne me plaît pas. Pour des millions, je n'en voudrais pas faire mon métier. Vous entrez là, vous ne voyez que des visages pâles, l'œil hagard, toujours agités, des mines affamées. On les dirait prêts à se manger les uns les autres. Dans le fait, à quoi s'occupent-ils là ? ils vendent, ils achetent ; fort bien. Mais font-ils venir gros comme mon doigt de plus de marchandises dans la France? Non. Au contraire, ils enterrent, ils détruisent le peu qui s'y trouve. Une livre de tabac passe en une heure dans cent mains différentes. Chacune y trouve son profit. Mais aux dépens de qui? du pauvre monde, d'un honnête homme comme moi qui veut fumer son tabac et qui, par toutes leurs manigances, est réduit à

fumer.... sans pipe. Là, vous voyez des gens de toute façon, hommes et femmes, des élégantes et des poissardes, des faquins et des va-nu-pieds, enfin des coquins de toute couleur, en bel habit, en carmagnole, en sous-guenille; ils vont, ils viennent, passent et repassent cent fois d'un endroit dans un autre. Je les comparerais volontiers à ces vilaines mouches pressées les unes contre les autres et qui s'agitent sur un tas de fumier. Fi donc! fi donc! On appelle cela dans le beau monde le rendez-vous des négocians et des hommes d'affaires. Je n'y vois, moi, qu'une caverne de voleurs. (*Nouveaux éclats de rire.*)

RUFIN.

Charmant, charmant, en vérité. Comment diable Monsieur Larigot, je ne vous croyais pas tant d'esprit. Moi, j'aime les gens qui raisonnent. Mais je m'en vais raisonner aussi et vous répondre. Dites-moi un peu, Monsieur Larigot, ne suis-je pas maître de faire ce que je veux de ma propriété; et la liberté du commerce...,

LARIGOT.

Taisez-vous. La liberté du commerce! c'est là leur mot favori. C'est le cri de guerre de tous ces coquins conjurés pour nous ruiner tous. Dites-moi? est-ce vraiment le commerce, ce trafic infame que vous faites ici? je ne suis qu'un bon homme, je n'ai jamais lu dans de gros livres; et pour m'instruire là dessus, je n'ai que ma bonne conscience. Or tenez, voici, selon moi, ceux qu'il faut appeler commerçans. D'abord le manufacturier qui vend le produit de son travail et de son industrie. Ensuite le négociant en gros qui achete du manufacturier, et qui transporte ce qu'il achete d'un pays dans un autre pour les besoins de ses concitoyens. Enfin le marchand détaillant qui

achete du négociant en gros, et qui vend un litron à l'un, un quarteron à l'autre. Voilà trois hommes qui peuvent faire honnêtement leur métier, et ceux-là font vraiment le commerce. Mais ce que vous faites vous autres, ce n'est pas le commerce, c'en est l'abus. C'est une corruption, un délire, c'est une calamité publique.

RUFIN *tire sa montre.*

Monsieur Polichinel, allons-nous dîner ? j'ai le ventre comme une contrebasse. (*Polichinel a l'air tout pensif*) (*entendant du bruit.*) Qu'est-ce donc ? j'entends du bruit là bas. Est-ce encore une *calamité publique* qui vient nous apporter son *délire.* (*Il rit*) En vérité, c'est impayable.

SCÉNE XIX.

DULIGONDÈS, LES PRÉCÉDENS, DEUX PORTEURS.

DULIGONDÈS *criant de toutes ses forces.*

C'est affreux, affreux, affreux, on ne trompe pas les gens comme ça. J'en aurai justice, justice, justice.

TOUS.

Qu'est-ce que c'est donc ? qu'est-ce que c'est donc ?

DULIGONDÈS.

Oui, c'est affreux (*à Polichinel.*) Oui, Monsieur, en traitant avec vous, j'ai cru traiter avec un honnête homme. Mais vous ne m'échapperez pas, j'aurai justice, Monsieur, justice, justice.

POLICHINEL.

Mais parlez, Monsieur, parlez.

DULIGONDÈS.

Oh! vous faites l'ignorant. Mais vous ne réussirez pas. C'est affreux. Monsieur, vous ne tirerez pas vous de-là. Je ne veux que la justice, Monsieur, la justice, justice, justice.

RUFIN.

Ah ça, Monsieur, justice, nous finirons par crier aussi fort que vous (*criant très-fort.*) Voulez-vous bien parler enfin ?

DULIGONDÈS *à Rufin.*

Oui, faites donc aussi l'ignorant, vous. J'ai fait ouvrir les ballots et les caisses qui sont là bas. Il semble que je me doutais du tour. Savez-vous ce que nous y avons trouvé. Les porteurs sont là témoins et le commissaire de police est là bas qui dresse procès-verbal. Nous avons trouvé du bois de coteret, des cailloux, du fumier et voilà tout.

RUFIN, *avec une exclamation forcée.*

Ah! Dieu! Ah! Ciel!

DULIGONDÈS.

N'ai-je donc pas raison, Messieurs, Mesdames. Monsieur me les avait vendus pour de l'amadoue et des allumettes, livrables sur l'heure. N'ai-je pas raison de dire que c'est affreux, oui affreux, affreux? N'ai-je pas raison de demander justice, la justice, la justice. (*Cris de Rufin qui affecte le désespoir. Tous les convives paraissent très-agités entre eux*

UN DES CONVIVES *à Duligondès.*

Comment, Monsieur! C'est l'amadoue et les allumettes que vous m'avez vendues tout-à-l'heure; moi

qui les attendais ce soir, et qui les ai déjà revendues à Monsieur, (*montrant un autre convive.*) Oh! arrangez-vous comme vous voudrez, mais je ne connais que vous, et nous verrons.

Mme. DE GRAINCOURT *haussant la voix et s'adressant à celui qui vient de parler.*

Monsieur, Monsieur, qui parlez si bien, ces allumettes et cette amadoue, Monsieur, lui-même, vient de me les vendre et c'est a moi aussi que vous aurez à faire, entendez-vous, Monsieur?

(*Tous se disputent et finissent même par se gourmer un peu. Ils font un tapage d'enfer, et les cris de Rufin l'augmentent encore. Enfin, d'autres convives séparent les disputeurs*).

RUFIN *avec l'accent de la douleur.*

Ah! Mon Dieu! Quel coup pour un homme d'honneur! Ma sœur, ma sœur! Malheureuse! m'auriez-vous trompé?

CATHERINE.

Mon cher frère, je ne mérite pas ce reproche. Vous savez que je n'ai plus été maîtresse de rien, puisque c'est le particulier, propriétaire de l'amadoue, qui a aussi acheté les allumettes, et qui vous a vendu le tout ensemble. Ce ne peut-être que lui qui a fait ce vilain tour.

RUFIN.

Ah! Je respire. Ma sœur est sans tache, ainsi que moi. Mais je n'en suis pas moins anéanti. Cet honnête homme, ce pauvre M. Polichinel. Mon très-cher maître, me pardonnerez-vous? (*Polichinel paraît consterné. Il s'appuie sur Larigot.*)

LARIGOT *à l'oreille de Polichinel.*

Compère, je n'ai pas plus de foi en ses reliques qu'en celles de tous les autres.

RUFIN.

Ah! Ce qui me comble de douleur, c'est que vraiment je ne vois pas de ressources pour mon pauvre maître. Cet homme à qui nous avons tout acheté, allait partir au moment qu'il m'a vendu. Je n'ai vu que son magasin, qui ne contenait plus rien que ce que j'y ai pris, et je ne sais même point sa demeure. Où l'aller chercher, mon cher M. Polichinel. Ah Dieu! Quel coup....

DULIGONDÈS.

Au surplus, voici ce que j'ai à dire à M. Polichinel et à ceux qui ont acheté de moi. Il existe entre moi et lui un dédit de 50 mille francs....

TOUS LES CONVIVES *qui ont parlé précédemment.*

Je ne m'en contente pas. Je n'en veux pas. Mon amadoue.... Mes allumettes.... (*Nouveau brouhahas, nouveau tapage*). (*Rufin couvre tous leurs cris en criant*, paix-là, paix-là.

RUFIN.

Messieurs, Mesdames, Monsieur Polichinel par son silence, fait assez connaître combien cet événement l'afflige et les devoirs qu'il lui impose. Mais si votre bon cœur et vos sentimens généreux me sont bien connus, si moi-même j'ai quelque droits à votre confiance, puis-je espérer de pouvoir vous amener à quelque accommodement. M. Duligondès a un dédit de 50 mille livres. Je conseille, j'engage, j'exhorte, je presse, je supplie les honnêtes citoyens et ci-

toyennes qui ont traité en sous ordre, de s'accommoder entre-eux pour le partage de cette indemnité, sans en exiger d'avantage. Je supplie les citoyens et citoyennes, non intéressés dans cette triste affaire, de me seconder de leurs efforts. M. Polichinel est malheureux. Vous lui devez vos bons offices. Une bonne action porte sa récompense avec elle. Votre silence à tous me répond de votre consentement.

UN DES CONVIVES.

Il a vraiment bon cœur, ce M. Rufin.

POLICHINEL.

Messieurs, Mesdames, foi de Polichinel, je ne vois goute dans toute cette affaire; et ce qu'il y a de pis, c'est que je crains même d'y voir trop clair. M. Rufin, je vous remercie bien de vos bons offices; mais, entre nous, en me proposant comme une grâce de payer encore le dédit de 50 mille francs, vous savez bien que c'est tout au plus ce qui me reste ici. Or ce serait être ruiné de fond en comble.....

TOUS A LA FOIS, *excepte Rufin.*

Oh! Vous les devez, vous les devez, vous les payerez. N'êtes-vous pas encore bien heureux. (*Grand bruit. Duligondès fait entendre les mots*, c'est affreux, justice, justice justice; *et Rufin*, paix-là, paix-là.)

POLICHINEL.

Le diable m'emporte, si, pour être débarrassé de l'affaire et de vous tous, je ne suis pas prêt à donner jusqu'à mon dernier sou. Allons, Larigot, donne-moi les 30 000 livres. (*Larigot les donne en rechignant. Polichinel tire 20,000 livres de son porte-feuille.*) 30 et 20 font 50. Tenez, rendez-moi mon dédit,

Monsieur, et n'en parlons plus. (*Il les donne à Duligondès, qui lui rend son dédit.*) (*Il court embrasser Larigot.*) Mon brave compère, tu m'aimes encore, n'est-ce pas ?

LARIGOT.

Oui, mon cher ami. (*Ils s'embrassent.*)

POLICHINEL.

Hé bien, je suis encore heureux dans mon malheur.

RUFIN *les regardant.*

Comme c'est touchant ! Allons, mes amis, *pax vobiscum*; pour le coup, je crois qu'il est bien temps de dîner, et sûrement nous l'avons tous bien gagné.

TOUS.

Oh ! Sans doute, sans doute. (*Ils se préparent à sortir.*)

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, BERTRAND, DEUX GARÇONS DE CUISINE.

RUFIN.

Quoi donc ? Encore du nouveau ? Encore une *calamité publique* ?

BERTRAND,

Oh ! non, ce n'est rien, je voudrais parler seulement au citoyen Polichinel. (*Polichinel passe de son côté et Rufin se place auprès d'eux.*) Citoyen, excusez ce que je vais vous dire ; mais l'objet en vaut la peine. Le bruit se répand qu'on vous a volé et que

vous

vous êtes ruiné jusqu'au dernier sou. Le dîner que je vais vous servir coûtera au moins de 60 à 70 mille francs, et dans la circonstance où vous vous trouvez, citoyen, je ne peux risquer cette somme... sans avoir au moins.... une sûreté.....

RUFIN.

Comment! Point de dîner!

TOUS.

Point de dîner! Point de dîner!

RUFIN *très-en colère, et se promenant à grands pas.*

Oh! ça ne s'arrangera pas comme ça.

POLICHINEL.

Messieurs, Mesdames, je suis désolé de cet accident. Mais comment voulez-vous que je fasse? Vous savez bien que si je suis ruiné jusques au dernier sou, je ne peux pas payer le dîner.

TOUS.

Comment faire! comment faire!

LARIGOT.

J'ai besoin de dîner tout autant qu'eux tous. Hé bien, je suis bien aise, et quand je ne devrais pas manger de la journée....

DULIGONDÈS.

Si Monsieur l'Aubergiste voulait se contenter d'un des meubles qui sont ici...

POLICHINEL.

Grand-merci, mon ami, de votre bonne volonté, mais rien ici ne m'appartient.

BERTRAND.

Monsieur demeure ici dans un appartement garni.

RUFIN.

Oui, oui, c'est vrai; mais voilà un secrétaire qui appartient à Monsieur Polichinel; à telles enseignes, c'est moi qui lui ai vendu.

TOUS, *bien satisfaits.*

Ah! tant mieux, tant mieux.

POLICHINEL.

Comment! bon Dieu, j'y perdrai jusqu'à mon secrétaire. Non, morbleu, ils iront dîner où ils voudront.

TOUS LES CONVIVES.

Monsieur, Monsieur, on ne se moque pas ainsi d'honnêtes gens.

RUFIN.

Mes amis, mes amis, il faut convenir cependant que cela saigne le cœur.

BERTRAND *à Polichinel.*

Citoyen, je suis fâché de votre aventure, mais j'ai fait l'avance de mon dîner; il ne doit pas me rester sur le corps. Allons, Citoyen, décidez-vous.

POLICHINEL.

Allez au Diable, et faites ce que vous voudrez. (*Il retourne se jeter dans les bras de Larigot.*)

TOUS *avec grande joie.*

Ah! ah! c'est là parler.

UN DES CONVIVES.

Citoyens, silence ...., je propose de vendre sur-le-champ le secrétaire...

RUFIN.

Au plus offrant. J'appuie la motion. Allons, il vaut bien 50 mille livres?

PLUSIEURS A LA FOIS.

Il y a marchand.

RUFIN *montant sur une petite table à côté du bureau.*

A 50 mille livres, 50 mille livres.

(*Les convives enchérissent et vont tour-à-tour examiner le secrétaire.*)

RUFIN *entendant les enchérisseurs.*

A 51 mille livres, à 52 mille livres... etc., etc... à 60 mille livres, personne n'en veut plus,.. (*Nouvelles enchères. Le secrétaire monte à 74000 livres.*) A 74 mille livres, 74,500 livres, c'est pour Monsieur. (*montrant quelqu'un*) 74600, 700, 800, 74999 liv., 19, 75 mille livres. (*L'enchère dure long-temps sur ce prix. On est près d'adjuger.*)

DULIGONDÈS.

C'est pour moi, n'est-ce pas?

UN DES CONVIVES.

Non, c'est pour moi.

UN AUTRE.

Non, non pour moi. J'ai parlé le dernier.

RUFIN *montrant Duligondès*

C'est pour Monsieur. C'est lui que j'ai entendu.

LES DEUX CONVIVES PRÉCÉDENS.

Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai.

DULIGONDÈS.

C'est pour moi.

LES DEUX CONVIVES.

Pour moi, pour moi. Tu en as menti.

DULIGONDÈS.

Vous êtes des coquins.

LES DEUX AUTRES.

Coquin, toi-même, scélérat...

(*Tous prennent parti entre les trois rivaux.*)

(*Injures, grand bruit, Rufin reçoit aussi des injures. On lui jette des livres à la tête. Duligondès prend une chaise pour frapper son adversaire. Grand tapage, coups de poings, ils se prennent aux cheveux. Rufin reste sur la table et se tient les côtés de rire.*)

BERTRAND *criant de toutes ses forces.*

Messieurs, Messieurs, silence, silence, j'ai une proposition à faire à l'honorable assemblée.

RUFIN *criant de toutes ses forces demande silence.*

Ecoutons, Monsieur Bertrand. M. Bertrand a la parole. (*Rufin tombe lourdement à terre.*)

DULIGONDÈS *à Rufin.*

Vous devez être fatigué Rufin.

RUFIN.

Oh! mon ami, je suis exereé à parler en public. Mais laissons done parler Monsieur Bertrand.

BERTRAND.

Citoyens, je vous préviens qu'avec le café et les liqueurs, le dîner pourra bien aller à quatre-vingt mille livres. Hé bien ! je veux que vous soyez contents de moi et que vous continuiez de m'accorder souvent l'honneur de votre présence. Je prendrai, si vous voulez, le secrétaire pour 80,000 livres.

TOUS.

Bravo, bravo.

RUFIN.

Ah l'honnête homme ! dépêchez-vous, Bertrand. J'ai une faim de loup.

BERTRAND *à part.*

Il vaut mieux tenir que de courir. (*Aux deux garçons qui le suivent*) Aidez-moi, vous autres (*Ils emportent le secrétaire.*)

RUFIN *voyant passer le secrétaire.*

Ce que c'est pourtant que les vicissitudes humaines !

LARIGOT.

Mon cher compère, écoute-moi.

POLICHINEL *se jetant dans ses bras.*

Ah ! mon ami.

RUFIN *avec un air pénétré.*

Ah ! dieu !

LARIGOT.

Mon compère, je t'avais bien dit que tu n'étais pas à ta place au milieu de tous ces gens-là. Ecoute. Renonces à toutes ces belles choses et reprenons nos marionnettes. Notre ancien métier peut reprendre

encore, sur-tout quand tu me seconderas. J'en ai l'espérance, tu retrouveras encore la gaieté, le bonheur. Dès à présent, mon compère, oublie ton malheur. Allons, mon compère, reprends ta gaieté.

POLICHINEL.

Oui, mon compère, touches là. Allons. Je veux reprendre ma gaieté. Retournons à nos marionnettes.

RUFIN.

Ah! Messieurs! vous nous ferez au moins le plaisir de dîner avec nous.

LARIGOT.

Oui, Monsieur Rufin, nous y dînerons. Mais ce sera pour la dernière fois de notre vie.

POLICHINEL *à Larigot.*

Crois-tu, mon compère, que vraiment notre ancien métier pourra nous faire vivre. Le public à présent a bien d'autres choses à penser.

LARIGOT.

Ah! mon compère, nous verrons. Nous pourrons, par exemple, ne jouer les marionnettes que le soir, et nous y pourrons joindre quelque petit commerce (mais ce qui s'appelle commerce), et que nous ferions le matin.

RUFIN.

Ce n'est pas mal vu. Moi je vous le conseille fort. (*Apercevant les échantillons d'amadoue et d'allumettes sur la table.*) Pardieu, je ne peux pas vous donner une meilleure idée. Tenez, déjà un fonds de commerce tout établi. Les échantillons de ce matin, de l'amadoue, des allumettes. Dès demain, vous

pouvez les mettre en vente, et je peux sur cela vous donner de bons avis.

LARIGOT.

Ah ! laissez-nous, mauvais plaisant.

RUFIN.

Non, d'honneur, je ne plaisante point. La vente en est agréable, et ne donne pas grand peine. On étale le matin sa petite marchandise sur un osier. On se tient chaudement au coin de la rue. Il y a, ma foi, des profits à faire.., Ma mère n'a jamais fait autre chose de sa vie... Hé... Hé... le plus beau de ma jambe en est fait.

LARIGOT.

Citoyen Rufin, nous saurons bien nous conduire sans vous.

RUFIN.

J'en suis persuadé. (*à Polichinel*) Ah ça, M. polichinel... (*Il fait un geste avec ses dents pour montrer qu'il a appétit.*)

POLICHINEL.

Je vous entends, Rufin, je vous entends, et j'en ai autant à votre service. Mais pour montrer à mon compère et à l'honorable assemblée que, malgré mon accident, je peux reprendre ma gaieté, je veux chanter ici un petit couplet. J'ai besoin de cela pour me remettre entièrement.

TOUS, *excepté Rufin.*

Ah ! voyons cela, voyons cela.

RUFIN, *de mauvaise humeur.*

Mais, Monsieur Polichinel, on ne chante jamais qu'au dessert.

POLICHINFL.

Non, non, monsieur Rufin, le dessert est pour moi l'instant critique de la digestion. Je n'y peux pas chanter.

VAUDEVILLE.

POLICHINEL.

AIR : *des Visitandines.*

CONSOLE-TOI, Polichinelle
Et reste content de ton lot ;
J'ai donc voulu, pauvre cervelle,
Briguer les honneurs du tripot. (*bis*)
J'en sors avec les étrivières,
Je dois le dire sans façon,
Et docile à cette leçon,
Pour jamais renonce aux affaires. (*bis*)

RUFIN.

EN tout temps le ciel a fait naître
Des sots pour nos menus plaisirs.
En mon art je suis passé maître
Et j'en amuse mes loisirs (*bis*)
Donc, jeune ou vieux, n'importe guères,
Tout sot me doit payer tribut.
Aujourd'hui, c'en est un de plus
Avec qui j'ai fait des affaires. (*bis*)

CATHERINE *à Madame de Graincourt.*

Ecoute, donc, ma bonne amie... Ecoute, écoute.

Mme. de GRAINCOURT *offensée.*

Soyons libres entre nous. Je veux bien le permettre. Mais en public, ma fille, vous devriez observer les bienséances...

CATHERINE *chante.*

DES hommes qu'elle est l'injustice !
Nous taxer d'incapacité !
Nous refuser avec malice,
La raison, la solidité. (*bis*)

Qu'ils jugent ces maîtres sévères.
Par mon exemple et par le tien.
Notre sexe, quand il veut bien.
Peut aussi s'entendre en affaires. (*bis*)

ST.-AMAND, *poëte tragique.*

EPRIS d'un beau désir de gloire
Je compte bien, par mes écrits,
Briguer au temple de mémoire
Un rang parmi les beaux esprits. (*bis*)
Pardon, Muses, je ne suis guères
Exact à suivre vos leçons,
Mais c'est qu'en vendant mes savons,
Ma foi, je fais mieux mes affaires. (*bis*)

UNE VIEILLE,

J'ÉTAIS henreuse en mon veuvage,
Rien ne troubloit mon âge mûr,
Quand un Courtier jeune et peu sage
Vint m'offrir un placement sûr. (*bis*)
Par ses promesses mensongères
Que ce jeune homme m'abusa!
Qu'il fut cruel! hélas! il a
Mis le trouble dans mes affaires. (*bis*)

LARIGOT.

DIEU! que ma patrie est à plaindre!
Par-tout elle triomphe en vain.
Des ennemis qu'elle peut craindre,
Les plus cruels sont dans son sein. (*bis*)
Vingt rois ligués nous font la guerre,
Nous saurons toujours les dompter.
Le fléau seul à redouter,
C'est ce brigandage en affaires. (*bis*)

POLICHINEL *au public.*

SI j'ai risqué cette peinture
Pouvais-je en affoiblir les traits?
Encore est-elle en miniature,
Castigo ridendo mores. (*bis*)

Oui, mes amis, oui, mes compères.
Mon cœur n'eut jamais qu'un désir.
Travailler pour votre plaisir
Je ne veux pas d'autres affaires (*bis*)

TOUS.

Travailler pour votre plaisir
Nous n'aurons pas d'autres affaires (1). (*bis*)

---

(1) **Ainsi soit-il.** (*Note de l'Editeur.*)

FIN.

LE COMPERE LARIGOT,

ÉDITEUR DE CETTE COMÉDIE,

A SES

LECTEURS BÉNÉ-VOLANTS.

Je prends la liberté, lecteurs béné-volants, d'écrire ces lignes pour vous dire que mon compère Polichinel, qui a mis en comédie notre triste aventure, m'a chargé de la faire représenter, s'il était possible, ou au moins imprimer, pour l'instruction de ses concitoyens: il est très occupé maintenant, et n'a pu s'en mêler. Car vous saurez, lecteurs béné-volants, que mon compère, ne pouvant plus s'occuper du commerce, a pris le parti de mettre à profit ses talens pour écrire. Je le lui ai conseillé moi même, et une fois bien résolu, il n'a rien eu de plus pressé que d'écrire encore sur les finances. Vous savez que c'est-là son fort. Le public a si bien goûté ses idées sur cette matière! Les gens sensés ont jugé son plan le plus raisonnable de tous et sur-tout la plus exécutable. On l'a suivi en effet jusqu'à présent de point en point, et mon compère s'en félicitait tous les jours; mais, soit par envie, soit par d'autres motifs, il paraît qu'on cherche aujourd'hui à s'en écarter, ce qui serait un malheur pour la chose publique. Aussi mon compère se prépare-t-il à donner à ses idées un nouveau développement dans une lettre importante qu'il écrit à la

nouvelle Commission des Finances. Mon compère tient fort à son plan, il le soutient mordicus, et maintenant que je vous écris, je le vois par un trou de la cloison qui sépare son galetas du mien. Il s'échauffe, il se promène à grands pas, il écrit avec vîtesse..... J'entends sa plume qui fait *cric*, *cric*.....ne le dérangeons pas.

Je suis vraiment bien hardi d'écrire aussi, moi pauvre ignorant, et qui ne sais rien de rien. Il faut que l'envie d'écrire soit une maladie qui gagne. Au défaut de mon compère, j'oserai donc vous écrire aussi; et jusqu'à ce que je me sois bien formé dans sa compagnie, vous excuserez mon ignorance dans la façon d'écrire.

Et d'abord, je vous dirai que c'est mon compère, qui, quand il a vu qu'on ne voulait pas représenter sa pièce, m'a chargé de la faire imprimer, et a mis lui-même sur le titre, *refusée par-tout, pour raisons*. J'aime et même je respecte mon compère; mais qu'est-ce que ça veut dire, *pour raisons*? Pourquoi parler ainsi en énigmatique? moi, je n'aime pas çà, et je vous dirai que mon compère, depuis qu'il s'est instruit, et qu'il a vu du beau monde. n'est plus franc comme il était; il s'entortille. Oh! je le corrigerai là-dessus. Mon compère dira ce qu'il voudra; mais je ne m'accomode pas de son *pour raisons*. Ecoutez-moi, lecteurs béné-volants.

Je vous dirai rondement que nous avions grande envie d'être représentés; d'abord parce que notre aventure peut bien servir d'instruction à nos concitoyens, ensuite nous trouvions si drôle d'être représentés en personne! Moi, Larigot, je figure si bien dans la pièce! j'y dis de si bonnes choses (sous votre respect. lecteurs béné-volants) qu'en vérité on serait tenté à moins. Bref, je me suis présenté d'abord, comme de juste, à de *grands* théâtres. (Mon compère m'a fait connaître qu'il y en a des *grands*, des *moyens*, des *petits*, des *très-petits*, etc. et m'en a appris la différence); on m'y a fait plusieurs *observations*, dont je dirai un mot tout à l'heure. Ces observations n'étaient pas données comme motifs de refus; finalement pourtant, *Polichinel agioteur* a été

refusé net, et il n'y avait pas là à insister. Au défaut des *grands*, il a fallu penser aux *moyens*, puis aux *petits*; mêmes refus encore, sans raisons plausibles: c'était comme une fatalité. Enfin un de ces *petits* s'est expliqué clairement par la bouche d'un de ses Acteurs. « Citoyen, me dit il, en me rendant la pièce, » je ne vous dis rien de cet ouvrage, mais fût-il en- « core cent fois meilleur, tenez, la presque totalité » des spectateurs y trouvera son paquet, sans ména- » gement, sans détour.... ; que savons-nous, tout en » faisant semblant de rire, ils pourraient bien s'en » fâcher. Or, voyez vous, notre métier n'est pas déjà » trop bon, sans risquer encore de fâcher ceux qui » nous font vivre. Entre nous, ajouta t-il, vous ris- » quez de les fâcher tous, tous, tous. » Cet honnête garçon appuyait si bien sur le mot *tous*, que j'en compris bien le sens. — « J'entends, j'entends, lui, » dis-je; pas si bêtes que de vous jouer vous-mêmes, » n'est-ce pas? — Vous l'avez dit: » mais, prenant ici un ton tragique, avec l'air d'un homme affligé et bien pénétré de ce qu'il va dire, il me serre la main et il ajoute: « *Ce n'est pas le volent qu'il faut punir*, » *c'est celui qui le force à le devenir.* »

Ces paroles étaient hors de ma portée; je ne les compris pas, mais elles me frappèrent. Au ton dont il les récita, je vis qu'il citait quelque phrase d'un beau livre ou d'un sermon, car il était aisé de voir que ce n'était pas là un passage de comédie. Mon compère qui sait tout, me les a fait comprendre, et m'a dit qu'elles sont tirées d'un livre fait par un nommé Jean-Jacques, lequel Jean-Jacques a fait, dit-il, aussi une lettre sur les spectacles; et si cette petite histoire fût arrivée de son temps, mon compère est sûr que ce Jean-Jacques en aurait fait usage dans sa lettre. Moi, qui n'entends rien à tout çà, je m'en rapporte aux connaisseurs.

Refusés ainsi par un petit Théâtre, ce n'était pas le cas d'aller trouver les *tout petits petits*; nous avons donc pris notre parti, et voilà, je crois, Lecteurs Bénévolants, le *pour raisons* de mon compère bien expliqué. — Il me reste à vous parler des *observations* qui

m'ont été faites à un grand Théâtre, et auxquelles on paraissait attacher grande importance. Dabord on doutait si Polichinel et Larigot, qui, jusqu'à présent, ont été en possession d'amuser les ci-devant bonnes gens, pouvaient paraître sur un théâtre consacré à un genre *noble*, quelque fût le mérite de l'ouvrage à représenter. Le dirai-je, Hélas! Larigot offensait encore plus les oreilles délicates que Polichinel. Avec toute l'humilité possible; je me mettais en rang avec Pourceaugnac, Sganarelle, Monsieur d'Anières, etc., etc.; et sans les *raisons raisonnantes* dont je vous parlais tout à l'heure, je crois qu'on se serait décidé à nous admettre dans cette honorable compagnie; mais les grandes, les principales observations ont porté sur le ton général de l'ouvrage, sur des expressions ou trop familières, ou trop libres; c'est Rufin dans la *crette*, c'est l'aventure de sa sœur avec le *Tambour de la Section, les mois de nourrice* et les *va-nu-pieds* et les *Poissardes* etc.; c'est une femme qui, parlant à une autre, s'écrie à part: *la rusée Coquine*, etc, etc. Le ton général de nos pièces, me disait-on, ne s'accorde pas avec ce langage, et si nous peignons au naturel les vertus, les vices et les ridicules, il faut que ce soit la belle nature dans quelque chose que ce soit.

Je suis bien hardi d'oser traiter ces matières profondes; mais le bon sens, joint aux conversations que j'ai eues avec mon compère, m'éclairent, je crois, assez, pour juger que ces observations sont par trop rigoureuses. On se plaint, dit mon compère, de l'extrême délicatesse des écrivains qui ont appauvri notre langage en prescrivant beaucoup de mots très-énergiques. Mais c'est peut-être moins à eux qu'il faut s'en prendre qu'aux spectacles, qui pour plaire aux gens *comme il faut*, ont encheri sur cette délicatesse. Il y a un juste milieu entre la grossièreté qui donne à tout son vrai nom, et la réserve affectée, qui craint de nommer les choses les plus simples. Or si, comme bien des gens le croient, il faut une petite révolution dans notre langage, c'est par les spectacles que cette révolution doit commencer. Au fond, qu'importe pour la vraie délicatesse qu'on se serve du mot propre ou de sa pé-

riphrase, quand tous deux présentent la même idée? Au lieu de Rufin *dans la crotte*. au lieu d'un *va-nu-pied*, si je dis Rufin *dans la misère*, un *pauvre*. un *misérable*, je substitue une expression lâche et froide à des mots énergiques, des mots *cognés* et qui font image. Mon compère m'a cité des vers d'un nommé Racine, qui, dans le plus grand genre, a dit : *Des lambeaux traînés dans la fange*; n'est-ce pas un vrai caprice d'adopter le mot *fange* en tragédie, et de rejeter le mot *crotte* en comédie? car, enfin, quest-ce que de la fange? c'est de la crotte.

C'est par une réserve aussi déplacée que vous craignez d'appeler une marquise *coquine* quand elle l'est réellement, ou de dire d'une fille perdue qu'elle a fait un enfant. N'est-ce pas cette même délicatesse excessive, qui vous rend si difficiles dans ce que vous appelez la *conduite* d'une pièce, qui a fait établir ces règles rigoureuses dont mon compère m'a déjà parlé sous le nom d'*Unités*... Tout bête que je suis, je sens qu'il y a là de quoi parler beaucoup.

N'en exigez pas davantage aujourd'hui, lecteurs béné-volants. De ma vie, je n'en ai tant écrit. Quelque jour, peut être, j'aurai acquis des forces, et je pourrai rivaliser avec mon compère, et vraiment (soit dit sans vanité), vous y gagnerez. Car j'ai dans ma grosse tête une foule d'idées utiles sur toutes les matières, que je n'ai pas pu jusqu'à présent trop bien démêler, et dont je ne peux gratifier mes concitoyens, faute de talent pour écrire. Sans adieu donc, lecteurs béné-volants, et croyez moi toujours en attendant,

Votre affectionné Citoyen et Compère,

IGNACE LARIGOT,

Sous-Directeur du spectacle ambulant des Fantoccini Nationaux.

De l'Imprimerie de DESENNE, rue des Moulins, butte St.-Roch, no. 25.

464